

JANE LEMAIGRE DEMESNIL

LE JOURNAL

Histoire de la bataille de Boislondes
(6 au 22 juin 1944)

A mes filles, pour qu'elles se souviennent.

Liste des personnes réfugiées à Boislondes pendant la bataille du 15 au 22 juin 1944

01	Georges Lemaigre Demesnil	43 ans
02	Jane Lemaigre Demesnil	44 ans
03	Juliette Lemaigre Demesnil	11 ans
04	Louisa Lemaigre Demesnil	10 ans
05	Hélène Lemaigre Demesnil	9 ans
06	Francoise Lemaigre Demesnil	7 ans 1/2
07	Raymond Chavinier	17 ans
08	Abdon Ghesquère	60 ans
09	Maria Ghesquère	52 ans
10	Jean Ghesquère	18 ans
11	Geneviève Ghesquère	15 ans
12	Simone Ghesquère	13 ans 1/2
13	Anna Lazarick	35 ans
14	Paulette Carabeux	17 ans
15	Roger Bellée	23 ans
16	Aimé Lebourgeois	25 ans
17	Marcel Saint-Ouen (le parisien)	27 ans
18	Père Carville	81 ans
19	Louise Carville	78 ans
20	Auguste Carville	50 ans
21	Angèle Carville	45 ans
22	Reine Carville	19 ans
23	Fernande Carville	17 ans
24	Jean Benoist	40 ans
25	Yvonne Benoist	37 ans
26	Gérard Benoist	12 ans
27	Claude Benoist	7 ans
28	Louis Sosson (père)	42 ans
29	Louis Sosson (fils)	19 ans
30	Marie-Thérèse Sosson	18 ans
31	Charles Sosson	16 ans

Arrivés le dimanche 18 et restés jusqu'au jeudi 22 juin:

32	Adrien Leprieur	68 ans
33	Argentine Leprieur	59 ans
34	Michel Néou	11 ans
35	Pierre Néou	12 ans
36	X.....	8 ans
(Ces trois dernières personnes étant des enfants en nourrice)		
37	Levergneux	45 ans environ

38	Femme Levergneux	43 ans environ
39	Christiane Levergneux	17 ans
40	Wilfrid Leverageux	5 ans (mort à Boislonde le 18 Juin)
41	Guy Levergneux	3 ans
42	Anatole Guérin	20 ans

Arrivés le Dimanche 18 et repartis le lundi 20

43-45	Famille Deslandes	3 personnes
46-47	Famille Ruelle	2 personnes
48	Père Leplet, le doyen de Fontenay	85 ans
49 50	Adèle David et sa fille Marie	2 personnes
51 52	Joseph David et son fils	2 personnes
53-63	Famille Delaunay	10 personnes
64-71	Famille Lepley	8 personnes
72	Georgina Delaunay	1 personne
73-74	Femme Vincent et sa fille	2 personnes
75-76	Adrien Marie dit le Rouquin et sa fille	2 personnes
77 78	Famille Raymond Jeanne	2 personnes
79-83	Famille Guilbert	5 personnes
84 85	Parents Guérin	2 personnes
86	Mère Lemoine	1 personne
87-91	Autres personnes non identifiées	5 personnes

Depuis la défaite de la France en 1940 et le pitoyable armistice qui livrait notre pays aux allemands, nous vivions dans l'espoir et l'attente de la Revanche. Nous avions confiance en la ténacité des Anglais et dans l'avenir immortel de notre patrie. Déjà, lors du débarquement de Di ppe, en Août 1942, nous avions tressailli d'espérance. Mais ça n'avait été qu'une feinte ou une entreprise avortée. Cependant nous ne nous d couragions pas. Nous attendions l'heure. Parfois, quelques uns semblaient se lasser et murmuraient « ils ne viendront jamais ». Pour ma part, je n'ai jamais cessé d'avoir la certitude de notre délivrance prochaine et j'ai toujours cherché à faire partager ma conviction à ceux qui se décourageaient. Quand et où aurait lieu ce débarquement dont on parlait sans cesse, je l'ignorais, mais j'étais persuadée qu'il aurait lieu un jour et que nous serions vengés des affronts subits depuis si longtemps.

Au printemps 1944 l'approche de l'invasion se dessinait. Les exhortations de la Radio Anglaise d'une part, les fiévreux préparatifs de défense germanique par ailleurs, puis les bombardements de plus en plus répétés et violents de toute la région normande et picarde, faisait pressentir l'imminence du grand  v nement.

Mardi 6 juin

Brusquement, dans la nuit du 5 au 6 Juin (vers 2 heures du matin) nous sommes réveillés par un formidable bombardement. C'est assez lointain, mais d'une intensité terrible : une base de roulement continu sur lequel se détache d'énormes coups de grosses pièces. Cela dure des minutes, des quarts d'heure. Non ce n'est pas un bombardement ordinaire c'est autre chose, et aussitôt on pense au débarquement depuis si longtemps redouté et attendu.

Les Allemands qui logent dans la maison s'agitent, les motocyclistes vont et viennent, les moteurs des camions ronflent pendant que les hommes font précipitamment leur paquetage. Votre père ouvre la fenêtre et interpelle un soldat :

- Qu'y a-t-il ?

- Les Anglais débarquent, nous sommes en alerte !

Alors, c'est vrai ! Mais pourvu que cela réussisse ! Georges descend ; il rencontre l'officier qui commande le groupe caserné chez nous :

- Vous partez, lieutenant ?

- Non, nous nous tenons prêts et si les Anglais approchent, nous avons ordre de défendre le château.

Depuis mon réveil, ma pensée est portée vers les enfants, en pension à Tilly. A la perspective d'un combat dans la région, je n'hésite plus : il ne faut pas les laisser éloignées de nous et risquer d'être séparés. D'un autre côté, si on se bat pour le château il y aura danger. Bien vite je trouve la solution de ce double problème : j'irai chercher les petites à l'école de Tilly et je les confierai à nos amis Roussel qui demeurent à Fontenay, assez loin de nous il me semble, pour être à l'abri en cas de combat. En hâte je remplis deux malles d'effets, de linge et de quelques objets précieux que j'envoie chez Roussel dans une charrette à travers champs, tandis que dès le lever du jour je m'en vais à Tilly, à pied pour ne pas risquer d'être arrêtée en route, chercher les enfants au pensionnat.

Le jour se lève paisiblement sur la campagne tranquille, un jour d'été splendide. Les champs sont superbes, pleins de promesses,

les vaches broutent ou se reposent... et au loin on entend toujours le grondement ininterrompu du canon qui apporte la désolation, la mort et la libération.

Il n'y a encore personne sur la route; pourtant, en approchant de Tilly, je rencontre des gens qui rentrent leurs bestiaux : ils ont peur. En passant à l'église, j'entre : le curé y lit, c'est sa messe, mais il n'y a que deux assistantes et la vieille sacristine qui répond la messe, car il n'est pas venu d'enfant de choeur aujourd'hui.

A l'entrée du village encore endormi, je croise une carriole d'où une fillette, en uniforme du pensionnat, se penche et me crie en passant :

- On vous attend là-bas !

Je hâte le pas. Dans le bourg je rencontre une femme qui m'interpelle :

- Vous allez à l'école ?

Oui.

- N'allez pas jusqu'à la place. Toute la pension est dans les tranchées. Entrez dans l'herbage qui précède l'école et appelez. On vous répondra.

Je trouve assez saugrenue l'idée de ces maîtresses qui font descendre leurs élèves dans les abris au seul son du canon. Mais bientôt j'aurai l'explication : les avions alliés et allemands se sont livré combat au dessus du village ; un boche a été abattu tout près de l'école et a explosé. La secousse des détonations a brisé les vitres de l'école, et les coups de mitrailleuses en ont endommagé le toit. Je comprends que la directrice a agi sagement en conduisant son petit troupeau dans les tranchées, où les enfants ont un moral parfait et sont bien enroulés dans des couvertures, mangeant une tranche de pain avec la suprême réserve de chocolat. En me remettant les enfants, mademoiselle Blanche nous dit :

- Espérons que nous nous reverrons bientôt, tous en vie et en bonne santé.

Hélas ! Combien d'entre nous auront disparu ou seront mutilés pour toujours quand nous nous reverrons !

Je reprends le chemin de Fontenay-le-Pesnel entourée de mes filles qui sont ravies de leur aventure et bavardent comme des oiseaux. A Saint-Pierre, elles ont une légère inquiétude : il y a des sentinelles de chaque côté de la route. Une auto vient de nous

dépasser : les sentinelles l'arrêtent et lui font faire demi-tour, mais nous, modestes piétons, on nous laisse passer. Quelques personnes causent devant leurs portes, nous entendons des bribes de conversation. Les Anglais ont débarqués en plusieurs endroits : à Isigny, Port-en-Bessin, Asnelle, Ver, Courseulles. Les renseignements sont confus et contradictoires, mais tous sont d'accord pour dire que les Allemands ont été surpris et résistent faiblement.

Je confie les enfants à madame Roussel qui, pleine d'espoir dans l'issue des événements, se charge de les garder jusqu'à ce que tout danger soit éloigné de notre maison. Le bruit du canon semble diminuer d'intensité, mais les avions sont de plus en plus nombreux. Le ciel en est littéralement constellé. Ils patrouillent dans tous les sens, escadrilles de bombardiers allant en missions éloignées et surtout petits groupes de quatre chasseurs passant et repassant sans cesse. Le journal de De Gaulle « France » donnera une définition exacte et pittoresque de ce mouvement aérien en disant : « le débarquement s'est effectué sous une ombrelle d'avions qui empêchaient l'ennemi d'approcher ».

Toute la journée, à la maison, nous avons l'oreille tendue au bruit du canon et nous avons soif de nouvelles. Mais on ne sait rien, on ne saura rien d'officiel d'ici longtemps car il n'y a plus de journaux et les postes de T.S.F clandestins ne fonctionnent plus depuis dix jours, par suite de la suppression du courant électrique. Le vieux jardinier, le père Leprieur, qui était venu travailler comme d'ordinaire est reparti chez lui après déjeuner. Chez nos voisins Belges on n'a pas envoyé les ouvriers aux champs. Tout le monde est dans l'attente d'un événement proche.

A midi, les Boches qui avaient dit devoir défendre le château reçoivent l'ordre de rejoindre leur base du Mesnil-Patry pour partir vers une direction inconnue. Nous nous sentons soulagés par leur départ.

Le soir, une courte visite de madame Sorel ne nous apporte aucune nouvelle. Elle nous dit seulement que les bêtes ayant été blessées dans les herbages aux environs de Tilly, les bouchers les ont abattues et qu'il y aura abondance de viande. Je décide d'aller demain à la première heure en faire provision.

La nuit le canon gronde, les avions voyagent, mais nous dormons tranquillement.

Mercredi 7 juin

Premier bombardement de Tilly

Ce matin le ciel est couvert, un léger crachin tombe et attriste la campagne. Néanmoins l'aviation est active. Vers 7 heures le temps s'éclaircit et je me mets en route pour Tilly, à pied car il paraît qu'il est interdit de circuler autrement. A la sortie du parc je trouve un groupe de motorisés allemands qui se sont cachés pour éviter les avions. Les autres sont simplement rangés le long de l'allée, ils n'ont certainement pas passé la nuit là, ce sont des passants. Ils ont avec eux un gros chien blanc et noir. J'entends des bruits de bombes qui paraissent tout proches, mais je poursuis ma route paisiblement dans la campagne absolument déserte. Les avions, de plus en plus nombreux, tournoient au dessus de Tilly. En arrivant vers Saint-Pierre je croise quelques petits groupes d'Allemands: ils ont l'air effrayé et semblent fuir vers Caen. Dès qu'un avion approche, ils se jettent dans les fossés ou à plat ventre dans les récoltes, ils se relèvent, font une quarantaine de mètres et s'enfoncent à nouveau dans les hautes herbes. Ils vont trois ou quatre ensemble, hagards, débraillés. Je pense en les voyant, aux Français de la débâcle. A l'entrée de Saint-Pierre, j'aperçois Andrée Leprieur, de la poste, en vélo et qui pédale de toutes ses forces. Sans s'arrêter elle me lance:

- Je me sauve, il n'y a plus de Tilly!

A peine ai-je saisi le sens de ses paroles que je rencontre deux ouvriers de Fontenay qui reviennent chargés de pains:

- N'allez pas à Tilly! s'écrit l'un d'eux, Tilly vient d'être bombardé, toutes les maisons sont en ruines, il y a des morts, des blessés. On entend des gens qui crient au secours sous les décombres. Quand j'ai vu tout cela, ajoute l'héroïque bavard, je me suis dit: « rentrons bien vite à Fontenay ».

- Et bien moi, je m'en vais à Tilly voir ce qui s'y passe et, si c'est possible, rendre service à ces malheureux.

Les deux hommes s'éloignent, non sans m'assurer que je fais une imprudence et je continue ma route en hâtant le pas. Je m'arrête cependant une minute à l'église. Elle est vide. Deux vitraux sont brisés. Je trouve à mes pieds un fragment du vitrail de la chapelle saint-Joseph, il représente une tête de Christ, intacte. Je le ramasse et l'emporte en souvenir. Enfin j'arrive dans Tilly. Pauvre village hier encore frais et joyeux. Toutes les fenêtres sont brisées, beaucoup de portes arrachées et de toitures démolies. On marche sur une épaisse couche d'ardoises, de débris de verre et de plâtre. Une grosse bombe est tombée juste devant la mairie, blessant mortellement le secrétaire. Une autre derrière l'entrepôt de monsieur Lepersomier. Mais, la plupart des engins sont tombés dans le quartier de la rue d'Enfer et de la route de Balleroy. La gendarmerie s'est effondrée ensevelissant plusieurs gendarmes et leurs familles. La maison du notaire Maître Bozec, celle du coiffeur Gonnor et plusieurs autres ne sont plus que des amas de ruines.

J'avance dans ce bourg désolé et désert. La première âme vivante que je rencontre est un soldat allemand, sans équipement, blessé à la tête et à la jambe, qui se traîne sur la place Jeanne d'Arc en criant : « wasser », de l'eau ! Un groupe de ses compatriotes, armés, descend par la route de Bayeux, ils l'arrêtent, l'interrogent... et s'en vont sur Juvigny sans lui donner une goutte de cette eau qu'il réclame en gémissant. Le malheureux les regarde s'éloigner et vient vers moi ; il râle presque. « Wasser ! Wasser ! » Je ne suis pas venue là pour abreuver les sujets du Führer, pourtant le malheureux fait pitié. J'entreprendre un bol à l'hôtel Faucon, ouvert à tous les vents comme les autres maisons du village, je l'emplis à la pompe communale et le donne au misérable qui le saisit avec avidité.

A ce moment j'aperçois un homme qui descend la rue d'Enfer avec une pelle et une pioche ; je vais à lui, pour demander quelques renseignements. Il vient de retirer des décombres de leur maison madame Bozec qui est morte, ses deux plus jeunes enfants sérieusement blessés et son mari, le notaire, qui n'a que quelques égratignures. Il y a encore beaucoup d'autres blessés, des morts et des gens qu'on est en train de dégager des ruines.

- Est-ce que je peux rendre service ?

- Oui. Allez chez le pharmacien ou l'on panse des blessés. Il est débordé, vous pourrez l'aider.

Je vais à la pharmacie. Elle est fermée comme peut l'être un magasin qui n'a plus de vitres, mais la grande porte de l'habitation est ouverte. J'entre et je trouve là le docteur Malassis, assisté du Père Chambonnier, qui fait un pansement à un homme horriblement blessé au ventre. (Le Père Chambonnier, mission étrangère, provisoirement curé de Tilly.) Sur une civière, à côté, une jeune femme se meurt. C'est madame Gonnor, dont le petit garçon de 7 ans a été tué sur le coup.

- Puis-je vous aider à quelque chose ?

- Oui, répond le Père, prenez ma place, je vais être utile ailleurs. Il me passe les compresses et le flacon de mercurochrome et s'en va rapidement vers d'autres blessés. Les secours s'organisent. On décide de transporter tous les gens sérieusement atteints à l'école libre. Je m'y rend et, avec mademoiselle Michelle Leroux qui fait preuve d'un courage et d'un dévouement admirable, s'occupant et dirigeant tout, ne s'arrêtant que pour reconforter d'une douce parole ses deux petits neveux blessés, et s'interdisant de pleurer sa sœur qui vient d'être tuée. Nous déménageons la salle de classe et y amenons les matelas et les couvertures des pensionnaires. Les blessés arrivent, portés sur une civière par le Père Chambonnier, messieurs Lemoine, Bozec, frère du notaire et un brave homme dont je ne connais pas le nom. Un docteur de Caen providentiellement empêché de rejoindre son poste, vient donner des soins. Monsieur et madame Leroux portant une petite valise viennent se réfugier à l'école, près de leur fille qui ne faiblit pas et de leurs deux petits enfants blessés. Leurs deux autres petits enfants qui n'ont que 13 et 10 ans sont déjà là depuis un moment et aident de toutes leurs forces à l'aménagement de la salle. Enfin, les dames de la pension sortent de leur abri et regagnent leur école qu'elles trouvent à moitié transformée en hôpital. Il est midi passé. Je songe qu'à la maison, on doit s'inquiéter de ma longue absence. Ma présence n'est plus très nécessaire. Je dis adieu à tous ces pauvres gens, et je repars pour Boislonde, toute attristée des douleurs et des ruines dont je viens d'être témoins. Tous les habitants de Tilly fuient leurs demeures. Ils s'en vont dans la campagne où ils creuseront des tranchées, emportant seulement un peu de nourriture, des couvertures et quelques

vêtements. La rue est pleine de ces malheureux qui abandonnent tout ce qu'ils ont péniblement gagné, et conservé avec tant de soin, pour chercher à sauver le plus précieux de tout : leur vie.

La seule boutique qui ait ouvert aujourd'hui est celle du boulanger : Ducoudray donne le pain, sans recevoir ni ticket ni argent. Quand sa marchandise est épuisée, il ferme ses volets et quitte Tilly avec sa famille. Désormais, nous n'aurons plus de pain.

En montant la cote de Saint-Pierre, je rejoins le vieux Sanson, épicier à Fontenay-le-Pesnel, qui rapporte la dernière tourte de la boulangerie. Tout en marchant on cause un peu des événements : les Allemands reculent; on dit qu'ils sont à Ducy-Sainte-Marguerite et même au pont Roch.

- Et tout à l'heure, ajoute t-il, il est tombé des bombes là, tout près, je crois bien que c'est sur Boislonde.

Il n'y a rien de tel, pour donner des jambes, que de vous annoncer que votre maison vient d'être bombardée. Je quitte précipitamment mon interlocuteur, et marche à toute allure vers le bercail que j'aperçois bientôt, blanc et paisible dans la verdure. En arrivant au calvaire, je vois le père David qui vient au devant de moi ; il me demande des nouvelles de Tilly. Sa fille le rattrape en courant :

- Papa, ne leur résiste pas, ils veulent le cheval et la voiture et nous menacent de leurs fusils, ils vont nous tuer !

Il y a devant sa maison, quatre soldats allemands, quatre fuyards, qui attellent le cheval à la carriole, y grimpent et s'enfuient dans la direction de Vendes.

Toutes les tristesses de Tilly sont effacées par cette vision d'espoir : l'ennemi est battu et s'enfuit... Nous serons bientôt délivrés.

L'après-midi je vais voir les enfants, chez Roussel. On y précise que les Anglais sont au pont Roch et à Audrieu. Le maître de maison qui était sorti un instant revient, apportant une fraîche nouvelle: les Canadiens sont aux Hauts-Vents!

- Vous serez Anglaise avant nous dit madame Roussel en riant.

- Oui, mais il ne faudrait pas qu'arrivés avant moi à la maison ils m'empêchent d'y entrer ! répliquais-je. Et aussitôt je dis au revoir à tout le monde et regagne en hâte notre vieille demeure.

Le canon tonne très fort et tout près. Les avions ne cessent de parcourir le ciel. Le père Ghesquière qui a eu récemment une jambe

cassée et marche avec deux béquilles ne se sent pas rassuré chez lui et sa femme vient à la maison demander si on pourrait le coucher dans le sous-sol. Ensemble, on examine les caves : elles sont profondément enfoncées en terre, les murs sont épais. Au milieu de la construction il y a un appartement qui sert de bûcher. Entouré de murs solides, sans autre ouverture que la porte (qui donne sur la cuisine). C'est un abri aussi sur que sombre, et Dieu sait ce qu'il y fait noir. Le père Ghesquière pourra venir et coucher et toute la ferme en cas de danger pourra trouver refuge ici, avec nous. Mais la canonnade diminue d'intensité et Abdon dormira encore chez lui.

A la nuit tombante, un convoi motorisé, camions, chenilles et motocyclettes arrive et se cache dans les bois, le long du jardin et dans le bosquet qui cache l'écurie. Ils y passeront la nuit et repartiront demain à l'aube, dans la direction de Cristot.

Jeudi 8 Juin

La nuit a été bruyante et Raymond Chavinier, le petit parisien qui nous sert depuis six mois, déclare que ce soir il descendra son lit dans la cuisine. En attendant il va aller faire un tour au village pour tacher d'avoir des nouvelles. A la sortie du bois, une sentinelle allemande l'empoigne et lui fait rebrousser chemin : défense de circuler ! Quelques instants plus tard Fernande Carville veut pénétrer dans le parc pour traire les vaches comme tous les jours, mais les soldats lui barrent le passage. Nous voilà isolés et sans nouvelles. Les motorisés d'hier étant partis, il nous en revient d'autres, des S.S., à l'uniforme noir. Ils demandent de l'eau, du cidre, du lait...et ne paient rien. A la ferme, ils s'installent en maîtres. Ils s'amusent à tuer à coup de fusil les poules et les canards. Ils obligent les domestiques à plumer leurs victimes et à les faire cuire. C'est le commencement du pillage. Vers 10 heures, Georges aperçoit une auto civile qui débouche par la barrière nord : c'est la voiture d'Abel Henry de Cristot, on va avoir des nouvelles. L'auto s'arrête, on se précipite. Hélas, il en sort deux Allemands qui réclament un broc d'eau pour mettre dans le radiateur, et continuent leur chemin : l'auto d'Abel Henri a été volée par deux fuyards !

Un peu plus tard, quatre soldats descendent à la cuisine demander à boire. Ils font partie de l'équipage d'un tank en ligne depuis deux jours. Ils sont accablés de fatigue et de sommeil. Ils nous disent que des renforts viennent de leur arriver et qu'une attaque va avoir lieu à midi. Ils s'assoient au bout de la table qui est au coin de l'âtre s'endorment profondément. Au bout d'une heure, un camarade vient les réveiller. Ils se lèvent, rajustent leur équipement et s'en retournent d'un pas lourd vers le combat et la mort.

La canonnade augmente d'intensité. Les avions circulent sans arrêt dans un ciel merveilleusement bleu. A la fin de l'après-midi, nous entendons une bataille furieuse du côté du Mesnil-Patry : nous saurons plus tard que c'est la bataille de Norrey, pris, perdu et repris cinq fois par les Anglais. Le pauvre village a été rasé, sa splendide église très endommagée. La population civile y a terriblement souffert : plus des deux tiers des habitants ont été tués ou blessés.

Le soir, monsieur Ghesquières vient s'installer à la cuisine ou on lui aménage un lit. Dans la nuit, la canonnade est si violente, les vitres et les murailles tremblent tant que Georges décide de se lever et de descendre coucher nous aussi dans la cuisine. Mais il fait si noir que je me heurte aux meubles, me perd et manque de tomber. Impatientée, je décide de regagner ma chambre ou je me rendors tranquillement pendant que tout tremble autour de moi.

Vendredi 9 Juin

Je vais tenter d'aller voir mes filles. Dès l'aube, je pars. Le parc est vide. Le canon ne gronde pas encore. Dans l'herbage du calvaire il y a des autos. Dans celui de Jean Benoit un canon. Je vais par le chemin à Deslandes pour éviter les routes. Un soldat fait les cent pas le long de la haie, et j'entends derrière le rideau d'épines des voix de soldats qui s'éveillent. Je salue la sentinelle, pas par sympathie, bien sur, et elle me laisse passer l'air indifférent.

En arrivant devant le hameau de Saint-Martin, je remarque que la croix rouge qui ornait la porte depuis plusieurs jours n'y est plus. Je surprend les Roussel qui viennent de se lever et commence à traire leurs vaches. La nuit dernière ils se sont levés et ont fait descendre les enfants dans la cuisine une partie de la nuit. Quand le bombardement a diminué, les petites sont remontées se couvrir et je les trouve, étendues toute habillées sur leurs matelas et dormant profondément.

Un nouveau voisin des Roussel, réfugié de Ouistreham, qui a appris par expérience à redouter les bombardements, a établi un abri sous une charrette remisee dans le hangar. Il y passe ses nuits avec sa femme et ses deux enfants. Il engage nos amis à s'y réfugier en cas de grand péril car, en se tassant, on y peut à dix personnes. On sourit de la proposition, et pourtant elle sera bientôt acceptée !

Hier, Monsieur le curé de Fontenay a retiré le Saint Sacrement de l'église et l'a transporté au presbytère.

En revenant je veux passer voir Marie Sorel. On ne voit pas âme qui vive dans Saint-Martin. Au hameau des Fontaines tout le monde est sens dessus dessous : on déménage pour les carrières. Les Allemands y avaient déjà creusé des abris l'hiver dernier. Les habitants du quartier en ont fait d'autres ces jours-ci. Camille Marie, le cantonnier, en a installé un avec des bancs où l'on peut s'asseoir à sept ou huit et où il a passer une partie de la nuit dernière avec monsieur Sorel et plusieurs voisins. Je visite l'abri qui me paraît assez dangereux étant sur le haut de la carrière et comme au bord d'un abîme. Mais tous se trouvent satisfaits et en sécurité. Ce lieu sauvage

et désert se trouve maintenant surpeuplé et, sur le chemin du retour, je rencontre des familles gémissantes ployées sous des ballots de vêtements et d'ustensiles de cuisine qui vont se réfugier encore dans des carrières et sous les fours à chaux.

Presque en arrivant à Boislonde, je suis arrêtée par trois Allemands qui me demandent si, ici, la région est occupée par les Allemands ou les Anglais.

A mon retour à la maison, je trouve les enfants Ghesquières, Jean, Geneviève et leur cousine Simone, qui pensionnaire à Tilly, n'a pas pu rejoindre ses parents à Marcelet et est restée chez sa tante, endormis sur le matelas du père Abdon. Le bombardement de la nuit passée, les allées et venues continuelles dans leur maison des soldats ennemis qui se font de plus en plus menaçants, ont tellement effrayé ces jeunes gens que les parents nous les ont envoyés. Ils resteront avec nous jusqu'à la fin de notre aventure.

A mesure que le soleil monte, le bruit de la bataille grandit. C'en est ainsi tous les jours. Le soir, il y a une légère accalmie et le bombardement de nuit reprend vers dix heures jusqu'un peu avant l'aube. Nous nous habituerons vite à cet horaire et prendrons l'usage de profiter des moments de tranquillité relative pour soigner les animaux, aller chercher au jardin les légumes pour la consommation de la journée...etc.

Les Boches qui rodent autour de la basse court abattent nos poules à coup de fusil : je les voit lorgner le clapier. Aussi, ce soir, je vais aller chercher mes lapins et les installer dans la petite cave aux pommes qui est libre. Si nous sommes assiégés ils nous serviront de nourriture pendant quelque temps. Vers deux heures de l'après-midi, nous percevons un bruit de moteurs. Nous sortons et voyons un défilé de tanks et d'autos allemands qui descend la route de Cristot. Immédiatement, nous les croyons battus et fuyant devant les Anglais... Hélas, notre joie est de courte durée. Le convoi contourne le parc. Par les fenêtres du vivoir, nous les voyons défiler régulièrement et monter se mettre en batterie dans les Bas-Clos. Et voilà que, pendant que nous les regardons passer éclate une formidable salve d'artillerie : les obus pleuvent sur Fontenay. Le premier est pour la ferme Jardin qui prend feu immédiatement. Je contemple avec tristesse la fumée noire qui monte, en lourdes volutes, dans le ciel merveilleusement pur de cette

belle journée de juin. Le tir se raccourcit, c'est la maison d'Angèle Carville qui a sa toiture arrachée, puis sur Saint-Martin, la demeure d'Eugène Leroy atteinte et lui-même blessé.

La petite Simone Ghesquières (13 ans) est pâle d'épouvante et colle ses deux mains sur ses oreilles pour ne pas entendre. Pendant quinze jours, elle maintiendra ce geste, malgré la fatigue, les exhortations et les moqueries, ne se lâchant les oreilles que pour les mouvements indispensables et les recouvrant de ses paumes sitôt sa main libre. Elle a vécu dans une terreur si vive et continuelle que je m'étonne qu'il ne lui en soit rien resté après la tourmente.

A la fin de l'après-midi, la canonnade ayant diminué, j'envoie Raymond faucher un ballot de verdure pour les animaux. Dix minutes après la mitraille reprend, plus proche et plus violente que jamais. Je me repends d'avoir fait sortir ce garçon qui va se trouver juste dans le rayon de tir ; mais le voici, qui revient essoufflé et souriant : il a vu les obus pleuvoir et éclater autour de lui et n'a subi aucun dommage.

Nous sommes maintenant au centre de la bataille. Ce soir, je vais descendre mes couvertures, et nous allons tous dormir au sous-sol.

Samedi 10 Juin

A l'aurore Raymond est parti en reconnaissance : il y a un tank à l'entrée du parc, et d'autres dans l'herbage à Deslandes, et les soldats allant et venant sur la route l'on empêché d'aller plus loin. Je monte faire ma toilette et de la fenêtre, je vois une formation d'infanterie qui monte au combat. Ils arrivent par la Barrière Blanche, suivent : l'allée verte et traversent la pelouse ouest pour se répandre dans les bas-clos et dans le bois. Ils marchent en file indienne, chaque groupe de onze hommes séparé par un léger intervalle. Le onzième de chaque groupe porte un engin inconnu, une sorte de long tube. J'ai appris plus tard que c'était une arme contre les tanks.

Madame Ghesquières vient voir ses enfants : la vie devient impossible chez elle, par suite des exigences des soldats qui sous la menace du revolver se font livrer toutes les provisions de la ferme. Anna, la polonaise et un parisien nommé Marcel, tiennent bon, mais elle, la maîtresse, n'en peut plus, et elle va rester à la maison, ne faisant plus qu'une visite de temps en temps dans sa ferme, pour en rapporter du linge et des objets de valeur qu'elle veut mettre à l'abri chez nous.

Soudain, vers onze heures, une pluie d'obus s'abat sur nous. Les vitres volent en éclats, la maison tremble ; pour la première fois nous courrons tous dans l'abri au centre du sous-sol. Serrés les uns contre les autres, nous récitons le chapelet à haute voix. Le père Ghesquières dans sa hâte de se réfugier a oublié ses béquilles . Il s'appuie aux murs tandis que la tempête de fer déferle au dessus de la maison.

L'orage est à peine passé que Raymond et le grand valet à Ghesquières dégringolent l'escalier :

— « Le château en a pris un coup. » dit ce dernier.

— « Où cela ? »

— « Il y a un grand trou dans le mur à la hauteur du premier étage, sur la gauche ».

Malgré les protestations des timides, je vais voir ce qu'il en est. Au rez-de-chaussée, plus un carreau entier. Au premier étage, impossible d'ouvrir la porte de la chambre des enfants ; avec bien du mal j'arrive à l'entrebâiller : elle était bloquée par un amoncellement de pierres et de plâtre. Quel spectacle de ruines ! L'obus a pénétré dans le mur de la penderie, arraché la porte qui s'est trouvée projetée sur le lit de Françoise et, après avoir pulvérisé la commode s'est enfoncé dans le mur, un solide pur de construction qui sépare la chambre des enfants de celle de mon père. Le lit de Yette, près de la fenêtre est couvert d'éclats de verre ; la cloison de la chambre s'est abattue sur celui d'Hélène et celui de Loulou ; une grosse pierre a été projetée juste au bas de l'oreiller. Si l'enfant y avait été couchée elle aurait sans nul doute été tuée sur le coup. Le poêle, arraché de la cheminée gît en morceaux parmi les débris de murailles, et, au dessus de tous ces désordres, la statue de la Vierge est restée intacte, comme pour nous assurer de sa protection au milieu des périls que nous allons traverser.

Notre première réflexion est que notre abri est solide et sûr pour que nous n'y ayons ressenti aucune secousse du coup qui vient d'être assené à la maison. Puis je cherche à sortir quelques objets de l'amas de décombres : l'endroit où l'obus est entré était un placard garde robes dans lequel depuis l'occupation j'avais rangé le beau service de mes grands-parents : les pierres se sont écroulées sur les piles d'assiettes mais sur la planche supérieure les grosses pièces, soupière, saladier... etc. sont intactes. J'enlève aussi quelques vêtements, maculés de poussière et la bouteille d'huile unique qu'on gardait précieusement et qui tremble au bord de la planche. Nous échangeons diverses réflexions et notre pensée se porte vers Saint - Martin où la famille Roussel et les petites s'inquiètent peut-être de notre sort. Raymond qui est téméraire propose d'aller porter de nos nouvelles : il pense qu'en traversant le bois et en coupant à travers champs il pourra arriver jusque sur place s'en être arrêté.

- « Essayez toujours ».

- « Si tout va bien je serais de retour dans une heure et demie ».

Pendant son absence nous regardons sans cesse la pendule. Pourra-t'il accomplir le trajet, ne recevra-t'il pas un éclat en route ?

A peine une heure après son départ il revient, un peu ému : il n'a pas rencontré d'opposition sur son chemin mais la maison des Roussel a reçu deux obus ce matin, dont l'un a traversé la cuisine où la famille était réunie. Ils sont tous réfugiés sous la charrette qui est un abri peu confortable et trop étroit pour douze personnes.

En entendant cela je n'hésite pas un instant : il y a autant de danger chez nos amis que chez nous ; je vais aller chercher mes filles ; au moins nous ne serons pas séparés.

- « Raymond, pouvez vous recommencer le voyage, tout de suite, avec moi ? »

Sur l'affirmative, je mets des souliers, et sans même prendre un manteau je pars, tête nue, avec le jeune homme. Il m'emmène à travers le bois, me fait traverser un fossé je ne sais pas comment, et nous voici dans les champs.

Sous le parc une pièce d'artillerie est en position, mais les servants qui nous voient bien ne nous disent rien. Nous passons devant une autre pièce placée devant la ferme de Jean Benoit. Des obus sifflent, nous nous courbons et rasons les haies, mais nous arrivons sans mal à la maison Roussel. Nous les trouvons ratatinés sous la charrette entourée de planches, dans l'obscurité ; les enfants sur les genoux des grandes personnes, anxieux, mais confiants dans la courte durée de leur fâcheuse position. C'est un soulagement pour eux que je reprenne les petites, car leur garde était une lourde responsabilité. Nous nous quittons rapidement, sur un mot d'amitié et d'espérance comptant nous revoir bientôt.

J'emmène les enfants très vite car il faut profiter d'une accalmie qui vient de se produire. Comme les Allemands ne nous ont pas empêchés de circuler nous allons, pour le retour, prendre la route qui est plus courte et plus commode que la traversée des champs. La providence veille sur nous, car de tout le chemin nous n'avons pas un obus ; les avions, innombrables se promènent dans le ciel, mais nous ne les craignons pas. Chez l'Honneur (café épicerie) il y a deux camions arrêtés, et les soldats, qui ont ouvert la cave boivent dans la route et transportent le liquide dans leurs véhicules. A la barrière Blanche, une chenillette avec mitrailleuses, et un peu plus loin, un canon sur tracteur. Les enfants sont amusés par tous ces détails, mais nous leur faisons hâter le pas.

En entrant chez nous nous trouvons Angèle Carville, son mari et ses deux filles, portant chacun un petit baluchon. Angèle à la figure chavirée : dès hier sa maison a été atteinte, et un Allemand qui passait devant a été tué du même coup. Gardienne du Joyer elle a voulu rester quand même, mais la nuit et surtout la matinée ont été si rudes qu'à midi elle a décidé de profiter de premier instant d'accalmie pour venir se réfugier à Boislondes. (il est maintenant quatre heures de l'après-midi). Elle restera chez nous avec Reine et Fernande, tandis que son mari, un dur, qui a fait toute la guerre de 14, retournera garder la chaumière qui tombe en ruines.

On s'organise ; on descend matelas et couvertures pour elle et ses filles. La journée se termine en aménagements au sous-sol qui se peuple pendant que la bataille fait rage sur nos tête.

Dimanche 11 Juin

— « Puisque on ne peut pas aller à la messe, on va au moins tâcher de réciter l'office » dit Angèle. Elle n'a pas fini ces mots que la porte s'ouvre et on voit arriver un groupe lamentable de réfugiés : Jean Benoît, ses enfants, Gérard et Claude, sa femme, leur servante Adèle David et leur domestique Louis Sosson, accompagné de sa fille, la gros Marie-Thérèse. Presque aussitôt, les vieux Carville, octogénaires tous deux, entrent à leur tour, courbés sous leur pauvre baluchon. Chacun explique son malheur : Jean Benoist a le premier étage de sa maison démoli, ses bâtiments d'exploitation endommagés, et a subi le pillage des troupes. Les vieux Carville demeurés seuls dans leur quartier abandonné où pas mal de projectiles sont déjà tombés, sont venu rejoindre leurs enfants dont ils étaient inquiets.

Nous nous comptons : nous sommes vingt sept, Anna voulant rester encore à la ferme avec le Parisien. La cuisine ne suffit plus pour loger tout le monde. Georges assigne un quartier à chacun : mes filles et les petites Carville logeront dans l'abri. Les Ghesquières gardent leur place dans la cuisine, où l'on ajoute, sous une table, un matelas pour les vieux Carville. La famille Benoist se case dans la cave aux pommes de terre, les Sosson, à côté des tonneaux et Angèle que le mari vient de rejoindre, dans la petite cave au bois. Adèle David installe sa paille sous l'escalier.

Spontanément nous avons mis tous nos biens en commun : il n'y aura qu'une seule popote pour tout le monde, et chacun fournira ce qu'il possède pour l'alimenter. Chacun aussi aidera de son travail. Angèle prend la direction des fourneaux, les grandes filles sont invitées à éplucher les légumes et laver la vaisselle, les hommes font les corvées de bois, un peu plus tard, quand la conduite d'eau serra coupée ils iront pomper de l'eau pendant les moments calmes.

Toutes les clôtures des herbages étant démolies, les bestiaux errent dans la campagne. Il y en a de tués chaque jour. Les vaches survivantes reviennent à la ferme et à la maison matin et soir, se faire traire. Nous avons sur place une équipe de trayeuses qui vont toutes ensemble tirer les vaches, afin d'être moins longtemps dehors

exposées à la mitraille ; mais chaque jour le troupeau diminue et dans les derniers jours il n'y aura plus que trois, deux vaches et même plus du tout.

A la ferme, les Allemands réclament le lait et le prennent presque entièrement. On apporte à la maison ce qu'on peut leur cacher, on fait la crème dans les terrines, puisque nous n'avons pas d'écrémeuse, et d'ici quelque jours nous pourrions battre le beurre.

Le grand souci des réfugiés est le pillage systématique auquel se livrent les Allemands : ils saccagent et volent pour le plaisir de détruire. Aussi quand le bombardement s'atténue Monsieur Belge et ses gens courent à la ferme, apportent tout cela à la maison pour le mettre en sécurité dans les caves. Carville aussi fait un ou deux voyages, mais il demeure plus loin et c'est plus dangereux. Madame Benoist se lamente sans cesse : elle voudrait retourner chez elle, pour y prendre différents objets, mais elle a peur. Pendant plusieurs jours elle hésite, traîne, tergiverse, et se décide à partir juste quand la canonnade reprend ; elle est alors obligée d'abandonner son projet, et gémit que tout son bien sera perdu.

Les vieux Carville sont remarquablement silencieux et résignés. A leur âge, c'est un coup dur que de devoir abandonner sa maison et tout ce qu'on possède. Ils sont aussi un peu perdus dans le bruit que font vingt cinq personnes réunies dans un même appartement. La bonne mère Carville égrène son chapelet dans son coin, et donne l'exemple de la sereine résignation chrétienne.

Des chapelets, nous en disons tous ensemble à haute voix, à chaque fois qu'un bombardement s'abat sur nous et nous force à nous réfugier dans l'abri, ce qui arrive plusieurs fois par jour. Nous récitons aussi, en commun, les prières du matin et du soir, et, avant de se coucher, Madame Ghesquières nous tend à tous, sa bouteille d'eau bénite, pour que nous nous signions, et ensuite elle en asperge la maison.

Nous sommes tous convaincus que si nous sommes sortis indemnes de cette épreuve nous le devons à nos prières, qui nous ont obtenu la protection du Sacré-Cœur et de la très Sainte Vierge.

Ce dimanche après-midi, pour distraire les jeunes de leurs craintes, je vais chercher le jeu de petits chevaux, les dominos et les cartes. D'abord il rechignent : on est trop tristes, trop effrayés pour

pouvoir jouer ; mais peu à peu une partie s'organise, maussade, puis l'intérêt commence et bientôt, on se passionne et on oublie les obus qui pleuvent.

Le soir, en venant souper, le Parisien raconte que les Boches ont tué un veau et qu'ils lorgnent le cochon gras de la ferme. On décide de le leur soustraire et de l'amener à la maison. A la nuit, quand les soldats sont occupés à boire, quatre hommes vont chercher l'animal dans une cage à peser et l'installent dans notre écurie ; demain matin on l'exécutera pour un bon moment à l'approvisionnement de notre communauté.

Lundi 12 Juin

Dès le petit jour les charcutiers sont partis pour faire leur ouvrage, mais déjà les Boches étaient tout autour de l'écurie, occupés à se laver. Nos gens ont dut se retirer ; plusieurs fois ils sont retournés voir mais toujours il y avait les Boches. Ils ont dut renoncer à tuer l'animal.

- « Ce sera pour demain. »

Mais non, le soir même les Allemands venu exprès avec un camion tuèrent l'animal et l'emportèrent. Nous sommes isolés et sans aucune nouvelle. Le bombardement continu et les Allemands pillent.

Vers six heures du matin, je vais avec Reine chercher des choux pour le potage. Le temps est superbe et le jardinroses et d'oeillets. Les Reines des près, les pivoines en gerbes nous font penser qu'en autre temps toutes ces fleurs auraient servi hier à orner les reposoirs. (puisque c'était le Dimanche du Saint-Sacrement). Nous nous sentons heureuses d'être échappées à l'obscurité du sous-sol et de respirer l'air frais et embaumé. En bordure des plates-bandes, les petites fraises des bois sont rouges et mûres. Reine me dit :

- « Si on en cueillait quelques unes pour les filles ? »

Je n'ai pas le temps de répondre : un obus siffle sur nos têtes et éclate tout près avec un bruit formidable (il est tombé devant l'écurie) nous nous précipitons pour rentrer ; un second, un troisième passent au dessus de nous, ce dernier éclate sous le marronnier. Nous sommes à peine dans la cuisine qu'un quatrième éclate, ébranlant la maison ; un nuage de fumée et de poussière de pierres entre par les soupiraux. Des voix crient : nous sommes perdus.

- « Non, non, disons le chapelet ».

Et je commence la première dizaine. Les voix tremblantes s'unissent à la mienne ; la prière se poursuit pendant que les éclatements se succèdent. Enfin le calme revient, encore une dizaine d'action de grâce...

Georges sort pour voir ce qui s'est passé : l'angle nord-est du château, le plus proche de l'escalier qui descend à notre refuge a été

abattu. Au haut de l'escalier nous trouvons un morceau d'obus, si lourd que je ne puis le soulever et encore chaud. Il fut identifié pour être une parcelle de 380 de marine. Le reste de l'obus s'est enfoncé en terre, au milieu du chemin, près du marronnier, où il a creusé une caverne dont il est impossible de mesurer la profondeur. Si, au lieu d'effleurer un côté de la construction, l'obus était tombé en plein au milieu, le château aurait été défoncé. Votre père fait ces remarques, et conserve une crainte terrible des obus de marine, crainte qui se changera ce soir, un moment, un seul, en terreur panique et lui fera commettre une bêtise.

Le soir, en effet, après le dîner, comme nous achevions de ranger la vaisselle, éclate un violent bombardement, par avion. Nous nous précipitons tous dans l'abri. Une bombe tombe tout près, démolissant l'angle sud-est du mur du jardin. Georges est alors pris d'épouvante et commande :

- « Sortez tous, vite allez dans la tranchée ».

Il y a un instant de bousculade. Pour sortir, chacun veut prendre un manteau et son sac à main ; il s'impatiente :

- « Vite, vite, sortez, ... dans la tranchée ».

On se sauve en hâte. Il faut traverser la petite pelouse est pour gagner une profonde tranchée que les Allemands avaient creusés l'année dernière, dans le bois. Tout le monde court, dans la demie obscurité du soir. On passe près du mur qui vient d'être abattu et dégage encore un nuage de fumée et de poussière de pierres. Les premiers arrivés disparaissent. Moi-même, retenue par Yette et Simone Ghesquières, qui, terrifiés se cramponnent à mes côtés ; je suis à l'arrière garde avec Angèle et Fernande Carville et le directeur du mouvement. Sous-bois la nuit est presque complète ; nous nous égarons ; impossible de trouver la tranchée et les bombes continuent de pleuvoir ! Enfin, nous trouvons un trou individuel où l'on fait descendre les enfants, et avec Georges et Angèle, nous nous blottissons dans une creuse excavation creusée pour une chenille. Les minutes paraissent des siècles. Enfin, le bombardement cesse, les avions s'éloignent. Où sont les autres ? J'appelle ; on ne répond pas... J'appelle encore ... rien encore une fois. Une voix répond :

- « Elles sont là dans la tranchée. »

Guidés par la voix nous trouvons enfin l'abri cherché : il est occupé par une douzaine de Boches qui ont accueilli avec eux la troupe des civils et ont même descendu dans leurs bras les enfants qui se trouvent là avec toute les autres personnes. Nous descendons à notre tour heureux d'avoir rejoint nos amis. Les Allemands restent encore un moment, puis sortent et partent sur une voiture blindée qu'ils avaient cachée sous les arbres non loin de là. Quelques-uns d'entre nous remontent : on aperçoit une maison en feu : ce doit être la ferme de Madame Renouf, ou celle de David. (demain on saura que ce n'était ni l'une ni l'autre de ses fermes, mais la maison Pièplu, situé entre les deux). Plusieurs personnes, apeurées n'osent plus rentrer au château et veulent passer la nuit dans la tranchée. Il fait du reste un temps splendide. Pour moi, qui ai horreur des bousculades et des courses à tâtons, j'aimerais mieux rester là que de rentrer pour être obligée de sortir à nouveau au milieu de la nuit. Mais Georges qui a repris son sang froid assure que nous pourrions dormir en sécurité dans le sous-sol, et nous reprendrons le chemin de la maison. Nous y retrouvons Monsieur et Madame Ghesquières et leurs enfants qui, eux, ne s'étaient pas affolés et étaient restés tranquillement au château.

La nuit il y a eu plusieurs autres bombardements mais personne ne bougea, pas plus que les jours suivants. Nous ne devions plus sortir en groupe qu'au jour de notre libération.

Mardi 13 Juin

Des Allemands de passage viennent avant le jour, réveiller Aimé Lebourgeois et l'emmène en auto, comme guide. Il reviendra au bout de deux jours.

Dans la matinée les deux fils de Louis Sosson arrivent ; ils étaient sous les fours à chaux et ont décidé de rejoindre leur père et leur sœur. Ils apportent un morceau de viande et deux pains. Sous les fours à chaux la vie s'est organisée : plus de deux cents personnes sont réfugiées là. Massinot et Jeanne, le boucher, vont abattre les bêtes blessées dans la campagne et approvisionnent la communauté. Gastin fait le pain dans le four à Féron et c'est Goussot, l'ancien mastroquet, qui en fait la distribution. On demande des nouvelles des uns et des autres : presque tout Saint-Martin et les Fontaines sont à l'abri là-bas. Notre prêtre y est aussi et fait réciter des prières. Il y a un pharmacien et une infirmière, Madame Suzanne Lebailly, de l'hôpital Curie de Paris. Il y a des mères avec de tout petits enfants, des vieux souffrant et geignant. Quand donc tous ces malheureux pourront-ils sortir et regagner en paix leurs demeures ?

Les hommes de chez nous, après avoir tenu conseil, décident d'étayer la cuisine et l'abri pour plus de sécurité au cas où la maison viendrait à s'écrouler. Profitant de la journée relativement calme, il vont couper de jeunes arbres et en font des poteau qui, surmontés de planches soutiennent, de mètre en mètre, le vieux plafond aux poutrelles noircies. La pièce, déjà pas trop grande pour les trente et une personnes qui l'habitent, s'en trouve encore rétrécie. La grande table semble entourée d'une grille qui fait penser à la cage aux lions des ménageries, et pour le service des repas, il faut faire attention de ne pas heurter les assiettes, en les passant aux convives.

Mais au milieu du travail, mon mari demeure sombre et préoccupé. Qu'y a-t-il ? A la fin de l'après-midi, après un sévère bombardement, il me donne l'explication : il juge la situation intenable et songe à ce que nous abandonnions le château. Dans l'ignorance de ce qui se passe, il ne nous vient pas à l'idée qu'on pourrait traverser les lignes anglaises. Il parle de partir de bon matin, à pied, puisque sur

trois chevaux nous en avons deux de morts et un de blessé, et de descendre vers Evrecy, Thury Harcourt ; chercher là quelqu'un qui puisse nous conduire un peu plu loin en carriole, et de relais en relais, puisqu'il n'y a plus de trains de voyageurs, gagner le centre de la France. L'idée de ce départ m'effraie : mettre les enfants sur la route, sous la mitraille, (car le bombardement peut reprendre plus tôt et nous surprendre en chemin) . C'est impossible. Puis quitter la chère maison, tout ce que nous possédons, la subsistance assurée, pour choisir délibérément le sort des malheureux réfugiés que nous avons vu en 1940 errer sur les routes, souffrant la faim et le dénuement... Je m'y oppose de toutes mes forces cependant que les gros obus qui éclatent me hurlent : allez vous en.

- « Mourir pour mourir, il vaut mieux périr chez soi. D'ailleurs, je n'ai pas un costume à me mettre ; tout ce que j'ai est parti chez Roussel. »

- « Et bien, demain à l'aube, j'enverrai Raymond chez Roussel te chercher un vêtement et tout ce qu'il te faut. » Je m'incline, en espérant qu'un événement quelconque empêchera notre départ, et je fais une courte liste des objets indispensables à rapporter de chez nos amis. Il est convenu que pour n'effrayer personne nous ne parlerons pas du départ qui ne pourra s'effectuer qu'après demain. Demain soir, il sera assez tôt pour prévenir les autres qui ont ici, sous la main, tout ce qu'ils auront à emporter.

Au début de la nuit le canon tire violemment. Nous nous endormons quand même.

Soudain, nous sommes réveillés par la porte qu'on ébranle ; elle s'ouvre, et une dizaine d'allemands font irruption, précédés d'un sous officier qui dirige en tous sens le rayon de sa lampe électrique. Il interpelle monsieur Ghesquières qui s'est dressé sur son lit :

— « Nous voulons coucher ici. »

Les Flamands et les Teutons se comprennent. Ils parlementent. Monsieur Ghesquières explique que nous sommes là plus de trente personnes dont beaucoup d'enfants ; que la pièce est pleine et qu'on ne peut loger davantage de monde. Le Boche inspecte l'appartement ; il met sa lampe contre le visage des dormeurs qui serrent les paupières, aveuglés et peureux. Il vient à l'abri mais n'entre pas car Anna est couchée dans l'ouverture de la porte ; il se contente

de promener son flambeau et voit onze visages de gens endormis...ou feignant de l'être. Il va dans le couloir. Dans chaque renforcement, il trouve des gens étendus sur des paillasses et tremblants qu'on ne les fasse lever pour prendre leur place. Alors, il s'en retourne avec ses hommes et, un quart d'heure après, nous les voyons revenir, chargés de bottes de paille qu'ils étendent dans le couloir et sur laquelle ils s'endorment profondément.

J'avoue que, pour ma part, j'ai beaucoup plus peur des Allemands que de n'importe quel obus qui peut tomber. Quatre ans d'occupation et huit jours de bataille n'ont fait qu'augmenter mon horreur pour ces gens là. Aussi cette nuit troublée par les soldats d'Hitler est elle la plus sinistre que j'ai passé dans toute la guerre.

Mercredi 14 Juin

Dès le petit jour, Raymond part chez les Roussel mais revient bientôt porteur de mauvaises nouvelles: les Roussel ont du quitter leur maison, hier après-midi sous l'intense bombardement et se réfugier dans les fours à chaux. En cours de route, Roger, le jeune homme qu'ils cachaient chez eux a été blessé au pied. Il est soigné sous les fours à chaux où Raymond est passé pour demander la clef de la maison Roussel. Celui-ci ne veut la confier qu'à mon mari. Il est trop tard pour retourner à Saint-Martin aujourd'hui : Georges ira demain et l'exode qu'il projette sera retardée de vingt quatre heures.

Dans le couloir, les Boches dorment toujours, écrasés de fatigue. Ils ont l'air de cadavres étendus sur la paille, le visage noir, les traits tirés. Quand nous avons besoin de traverser le corridor, nous marchons par dessus des corps gisants et lugubres, nous les heurtons du pied, parfois, ils font entendre un grognement mais ne remuent pas. Leur accablement dépasse ce qu'on peut imaginer.

Vers onze heures d'autres soldats arrivent, les secouent, les réveillent. Ils se lèvent, encore titubants de sommeil, rajustent leurs casques et fusils et s'en vont. Les nouveaux venus veulent faire la cuisine : ils ont apporté des poules et prétendent ôter notre marmite du feu pour les faire cuire. Angèle, cuisinière en chef, s'insurge: la discussion devient âpre ; enfin Georges intervient et persuade les Boches qu'il seront bien plus à l'aise pour faire leur repas dans la vieille cuisine, à côté. On leur y porte du bois, une marmite, quelques chaises, et ils s'installent. Nous serons débarrassés de leur présence. Hélas ! Il n'y a pas de gale aussi tenace que ces gens là. Pendant que nous les croyons occupés à faire bouillir leur fricot, ils montent et explorent la maison, abattent à coups de hache les portes qui résistent et se livrent au plus complet et au plus ignoble des pillages. Ils ouvrent toutes les boîtes, tous les tiroirs et en jettent le contenu à terre ; ils fouillent dans les papiers qu'ils déchirent, ainsi que le linge qu'ils ne peuvent emporter. Ils descendent dans leur cuisine tout ce qu'ils trouvent à leur gré : linge, vaisselle, provisions de bouche, bibelots et jeudi soir, un camion viendra charger leur butin.

En voyant cela nous essayons de sauver un peu de notre bien. Profitant des moments où ils sont absents, nous allons tous ramasser ce qui gît au pied des armoires béantes, des buffets forcés, et nous descendrons à la cave une certaine quantité d'objets de toutes sortes. Souvent le bombardement nous surprend dans notre travail ; alors nous regagnons l'abri en hâte, et sitôt le calme rétabli nous recommençons le déménagement.

Le soir, un peu avant le dîner, Georges prend à part Abdon et madame Ghesquières et leur fait part de son projet de quitter la maison. Ils sont atterrés. Certes, pour le pauvre homme infirme, se soutenant avec peine sur ses béquilles, la situation est encore plus difficile que pour les autres ; il s'en rend compte et les bombardements l'effraient. Mais la perspective d'un départ est encore plus épouvantable. Il a vu la misère de ceux qui partaient, abandonnant tout en 1914. Sa femme a partagé le sort de ces malheureux, du jour au lendemain dépourvus de tout. Il leur a fallu vingt cinq ans d'un travail acharné pour reconstituer leur fortune, et maintenant qu'ils sont vieux, à la tête d'une magnifique exploitation il leur est dur de renoncer d'un mot à cette belle aisance pour le sort du réfugié qui n'a même plus une pierre où reposer sa tête. Malgré leur frayeur, malgré la terreur de leurs enfants, ils veulent rester, pourtant, si leur obstination leur coûtait la vie ou celle de leurs enfants ?

Les coups de canon sont si violents et si proches que souvent la conversation est suspendue. Quand le bruit de l'obus se dissipe, elle reprend plus angoissée encore.

Le dîner, comme tant d'autres, est interrompu par une fuite éperdue dans l'abri, après quoi les convives n'ont plus le courage de reprendre leur place à table. Les plus dévoués portent les assiettes encre à demi pleines à leurs propriétaires blottis dans le coin sur. Puis, le silence revenu, on parle ouvertement de la question du départ. Madame Jean Benoist qui depuis plusieurs jours voulait rejoindre ses parents dans la région d'Aunay, est toute disposée à s'en aller. Les autres font plus de difficultés. Carville, ancien soldat de la grande guerre, qui a le plus de sang-froid et d'expérience, combat vivement ceux qui veulent partir.

- « Vous vous voyez sur la route, avec des gosses peut-être blessés, peut-être morts dans le fossé ? Qu'est ce que vous ferez ? »

Angèle se cramponne à sa pauvre chaumière gagnée par tant d'années de travail et de sacrifices. Les vieux Carville, détachés de tout, écoutent en silence. Moi, je ne dis rien ; je pleure et je prie tout bas. Angèle m'attire dans un angle :

- « Qu'en dites vous, madame ? »

- « Je veux rester, Angèle, je veux rester ! C'est courir à la mort que de partir avec les petits sous les bombardements. Et nous n'avons personne pour nous recueillir. »

- « C'est bien. Je voulais savoir ce que vous en pensiez. Cette nuit, je dirai à Carville de faire tout son possible pour que nous restions. »

Après une longue discussion, la conversation se termine par le vieil adage : -la nuit porte conseil-.

Notre prière du soir est plus fervente que jamais et se termine par l'invocation : Notre Dame du bon conseil, priez pour nous !

Jeudi 15 Juin

Georges, qui n'a guère dormi, éveille Raymond avant le jour, et tous deux partent pour les fours à chaux. Là, c'est la vie des catacombes. Monsieur le curé dit la messe, et fait réciter en commun des prières et chapelets. Là, on mange et on dort, serrés les uns contre les autres, comme dans une prison. Roussel confie ses clefs et nos messagers se rendent à Saint-Martin où ils font un paquet de vêtements que j'avais demandés, et en prévision du pillage possible, enterrent l'argenterie. La retrouverons nous jamais ? Leur tâche terminée ils rapportent les clefs aux fours à chaux et y conversent un instant. Mais voici les premiers obus qui commencent à tomber.

— « Rentrons chez nous bien vite ! »

En vain, Marie Sorel insiste pour qu'ils restent à l'abri ; Georges et Raymond se sauvent sous les obus qui pleuvent. Ils rasant les murs et les haies, courbés sous leur fardeau. Arrivées au -chemin à Deslande-, ils sont obligés de faire halte et de se coucher dans le fossé. Un obus éclate au ras d'eux, un autre les enveloppe de fumée et de terre. Heureusement le tir s'allonge ; ils regagnent la maison en courant et arrivent couverts de sueur et de terre, émus et essoufflés.

— « Tu vois, dit Carville, si tu t'étais trouvé là-dessous avec tes gosses ? »

Et on ne parla plus d'évacuer.

Vers onze heures, quatre soldats font irruption dans la cuisine, tenant à la main des poules toutes plumées, prêtes à mettre à la casserole. L'un d'eux, qui parle très correctement le français, demande poliment la permission de faire cuire ses volatiles. Nous lui répondons de s'adresser à côté.

- « Non, répondit-il, ils nous ont refusé parce que nous ne sommes pas de la même compagnie. »

La conversation s'engage : ce soldat est un Alsacien, réfugié en France et récupéré en Juillet dernier par les Allemands. Il fait partie d'une section de chars d'assaut où on l'a mis (ironie) comme volontaire. Il déteste les Boches et voudrait se sauver, mais il se sent tellement espionné qu'il n'ose pas. Georges, alors, lui raconte

l'histoire de cet autre Alsacien que nous avons vu avant-hier, portant un costume civil dans un petit paquet et qui devait à la nuit abandonner l'uniforme vert et tenter de gagner les lignes britanniques avec un camarade, Alsacien comme lui.

- « Ah ! Si nous étions deux, soupire notre interlocuteur, j'essayerai moi aussi. Mais je suis seul et si surveillé. Je n'ose pas. » Nous lui demandons des nouvelles de la guerre : on étend la carte de Normandie sur la table. Il paraît que les Anglais ont débarqué sur une grande étendue de côtes, qu'ils sont à Carentan et cherchent à couper le Cotentin pour prendre Cherbourg. Ils ont du s'étendre loin sur la rive droite de l'Orne, mais ont été obligés de se replier et n'ont plus qu'un petit coin de terre à peine jusqu'à Cabourg. Pendant que l'Alsacien parle, les trois autres soldats se sont endormis.

Après le déjeuner, l'officier qui s'est installé dans la vieille cuisine s'amène chez nous.

- « Je veux, dit il, les bouteilles de Champagne que j'ai vues par la petite fenêtre. »

On cherche à discuter, ces bouteilles ne nous appartiennent pas.

- « C'est égal, je veux quand même. »

Il faut s'exécuter. Madame Ghesquières, bien à regrets ouvre le caveau ; le soudard qui s'est fait accompagner de deux hommes emplit une grande manne de bouteilles qu'il choisit et termine en disant :

- « Je prendrai le reste ce soir. »

Le pillage atteint son maximum. Non contents d'avoir vidé et brisé les meubles, les soldats les déplacent, afin de chercher s'ils ne dissimulent pas des cachettes. Cela réussit aux pillards car derrière une armoire, ils découvrent un placard contenant cinquante bouteilles de vieille eau de vie. D'autres ont déniché du grenier la collection de sabres de mon père et nous voyons ces gens ivres parader sur la pelouse en brandissant l'arme blanche. Nous tremblons qu'une lubie d'ivrognes ne les fasse descendre nous assassiner dans notre abri. Dans le même moment je subis une des émotions les plus violentes de ma vie.

Etant montés au premier étage pour constater les ravages d'un obus qui avait traversé la chambre de papa, je rencontre sur le palier

deux jeunes soldats dont l'un portait un paquet de sucre. La colère me prend.

- « Qu'est-ce que vous faites là ? C'est à moi, ça .»

Et je cherche à lui enlever le carton des mains. Il sourit d'un air moqueur en baragouinant quelque chose.

- « Vous êtes un voleur. Je le dirai à votre chef. »

Alors, toujours souriant, il tire son revolver et me met en joue. J'allais le braver, mais immédiatement l'image de mes quatre filles me vient à l'esprit. Plus vite qu'on ne peut le dire, je saisi l'autre soldat par le bras et me cache derrière lui, pour me protéger de la balle qui va partir. Au même instant, on entend des voix au bas de l'escalier. L'effet est magique. Le voleur laisse tomber son paquet de sucre en même temps qu'il rengaine son arme, et son compagnon me fait lâcher prise d'une secousse. Ils dégringolent les marches au galop, me laissant abasourdie de l'aventure romanesque qui vient de m'arriver. La voix qui les avait effrayée était simplement celle de mon mari parlant avec un autre Allemand. Je ramasse mes cinq kilo de sucre, et regagne le sous-sol, où je me mets à pleurer en racontant mon histoire.

Dans la soirée nos indésirables hôtes s'en vont : ils montent au combat. Ils sont immédiatement remplacés par d'autres qui ne valent guère mieux et nous réservent d'autres misères.

Vendredi 16 Juin

Roger Bellet, le grand valet des Ghesquières et le Parisien, qui couchent toujours à l'écurie, ont été réveillés dès l'aube par les Boches qui les emmènent creuser un abri dans le bois, derrière le jardin de la ferme. Quelques instants après, l'officier se présente à nous. Heureusement que le Parisien nous avait prévenu en passant !

- « Je veux deux monsieurs pour travailler. »

- « Il n'y a pas de monsieur pour travailler. Ils sont tous trop vieux ou trop petits. Et je lui présente Abdon, appuyé sur ses béquilles, le vieux Carville tout tremblant, et les enfants Benoist.

- « Non, trop vieux, trop petits, il y en a bien d'autres. Ou sont ils ?

- « Ils sont sortis pour soigner les bêtes, et faire le ravitaillement. Il n'y a pas d'autres hommes ici. »

L'officier se penche sur les paillasses où reposent les dormeurs. Jean Ghesquières et Raymond ont les cheveux si longs, que, les voyant emmitouflés dans leur couverture, le Boche les prend pour des filles.

- « Je reviendrai dans une demie heure. »

Tous les hommes valides sont résolus de se refuser à un travail qui protégerait l'ennemi contre les Anglais. Ils se cachent, les uns derrière les tonneaux, d'autres dans le souterrain (sorte d'égout par où s'écoulent les eaux de la cuisine).

Une demie heure après, l'officier revient. Le père Ghesquières répond que les hommes ne sont pas encore de retour. Le Boche commence à s'impatienter. Toutefois il veut bien attendre encore une demie heure. Nous nous rendons compte que la résistance sera inutile et entraînera des représailles. Je réunis les hommes et les engage à s'offrir à deux, comme volontaires. Demain quatre autres prennent la place, et après demain les quatre derniers les relayeront. Plusieurs murmurent, protestent. Enfin, comme ce sont toujours les mêmes qui se dévoue, Aimé Lebourgeois (rentré d'avant-hier soir

d'une longue randonnée avec les Allemands) et Raymond Chavignier se proposent, et partent avec l'officier qui vient les chercher.

Toute la journée ces quatre hommes ont travaillé sans relâche à creuser un abri et à couper des arbres et à les transporter pour le soutenir. Quand le bombardement était sur eux, les Boches se sauvaient, mais leur ordonnaient de rester en leur disant : vous êtes aussi en sécurité qu'au château. L'officier les a encouragés à terminer l'ouvrage dans la soirée en leur assurant que le lendemain il ne demanderait pas d'autres ouvriers.

Nous, qui sommes restés à la maison, nous les suivons par la pensée et au moment des bombardements plus fréquents et plus violents que jamais nous les nommons dans nos prières.

Midi. On se met à table. A peine le potage est-il dans nos assiettes qu'une canonnade furieuse éclate.

- « A la niche ! A la niche ! »

Tout le monde se précipite. Un obus tombe tout contre la maison qui s'emplis de fumée ; un éclat entrant par un soupirail frappe un des poteaux d'étais, et, faisant un ricochet, atteint le vieux Carville qui tout rhumatisant, n'a pu se lever aussi vite que les autres pour gagner l'abri. Heureusement la force de l'éclat était diminuée et le vieillard n'a été que légèrement contusionné. Presque aussitôt, un autre obus troue la cheminée de la cuisine ; les pierres tombent dans la marmite qui se renverse sur le feu en faisant un énorme nuage de vapeur d'eau, de poussière de cendre qui nous aveugle et nous prend à la gorge. Des gens épouvantés crient : on est asphyxié ! on va mourir ! J'ai du mal à apaiser le tumulte et comme il n'est pas de parole humaine capable de raisonner la peur, au dessus de tout ce bruit, je clame les Ave Maria d'un nouveau chapelet. Les cris s'apaisent et les voix tremblantes s'unissent à la mienne. Malgré moi je pense aux martyrs qui priaient en mourant dans les flammes. C'est aujourd'hui le grand Vendredi du Sacré Cœur. Je propose que chaque famille fasse voeu de consacrer son foyer au Sacré Cœur, quand nous pourrons retrouver nos foyers et, tous ensemble, nous le promettons solennellement

Le bombardement ralenti, comme il faut bien rire un peu, nous invitons le père Carville à faire monter -son- éclat en breloque.

Angèle trouve, au fond de la marmite un gros morceau de ferraille qu'elle conserve en souvenir.

C'est surtout la partie nord-est de la maison qui a été touchée. Des obus ont fracassé la toiture, arraché toutes les portes des greniers et traversé le deuxième étage pour s'anéantir au premier. En constatant ces dégâts, Georges aperçoit la réserve de pommes de terre qui risque d'être entraînée dans la chute des murs : vite, des volontaires pour sauver notre subsistance de demain. Les Sosson et Jean Benoist courent au grenier et redescendent, chargés de lourds sacs des précieux légumes. Mais le Boche qui guette nos allées et venues par la porte sans carreau de la cuisine, les voit et veut en profiter. Quelques instants après, il arrive et demande des pommes de terre. Nous lui en envoyons un panier : il se fâche presque : elles ne valent rien, elles ont des germes ; il veut des pommes nouvelles. On a toutes les peines du monde à lui expliquer que nous n'en avons pas, car à cette saison elles n'ont pas encore poussées. Il ne veut rien entendre ; alors à bout d'argument, je lui propose de venir voir notre provision. Il me suit, accompagné d'un subalterne, car jamais un officier allemand ne se risque seul dans un endroit inconnu. Il examine les tonneaux :

- « wine ? »
- « Non, cidre. »
- « Ou est le vin ? »
- « Je n'en ai pas. »
- « Oui, vous avez du vin. Où est il ?
- « Je n'en ai plus. Kamarades ont tout pris hier et les autres jours. »

Il furète dans le fruitier, touche aux bouteilles vides... Cherche... enfin il avise un flacon à bénédictine plein et bouché.

- « Qu'est-ce que cela ? Du vin ?
- « Je ne sais pas... »

Intérieurement je me tords de rire. Je prévois l'instant où le goinfre va boire à même le goulot, et faire une horrible grimace. Mais je suis trompée dans mon attente. Il débouche délicatement le flacon, le flaire, trempe le bout du doigt dans le liquide, le sent et passe la bouteille à son collègue qui, après en avoir fait autant, la remet délicatement sur l'étagère ; ils n'ont pas bu l'huile de vaseline destinée à l'écrémeuse ! Voyant qu'il n'y avait pas d'autres patates, ils

acceptent celles que nous leur avions offertes, mais il faut les leur éplucher et les mettre à cuire. Pendant la cuisson, un nouvel incident se produit. Georges apercevant quelques vaches qui errent sur les pelouses, la mamelle gonflée, appelle des laitières de bonne volonté pour traire. Elles arrivent aussitôt, à quatre, avec leur tablier de poche et leur seau au bras. L'officier, toujours aux aguets, (un bon Allemand a l'âme d'un espion) se jette en travers de la porte, criant et gesticulant. Ce matin, il avait demandé des femmes pour traire et il ne s'en était pas trouvé une seule qui sache tirer une vache et ce soir en voici quatre s'en allant ensemble...Boche et femmes piaillent en même temps ; tout le monde est furieux. Georges intervient en qualité d'interprète. L'ober-lieutenant exige que les femmes aillent traire et que le lait soit pour lui et ses hommes. Mon mari accepte et invite les servantes à obéir...Pendant la discussion, les vaches avaient disparu comme par enchantement.

Ah ! Monsieur le difficile, demain vous ne serez pas si fier !

Un obus ayant traversé de part en part l'écurie de la ferme, ce soir pour la première fois, personne n'y restera garder et tout le personnel agricole couchera au château.

Samedi 17 Juin

LIBERATION

Après une nuit pareille aux précédentes, le calme revient comme tous les jours. Les laitières sont plus matinales que jamais, pour échapper à la surveillance de notre charmant locataire, que, du reste, nous n'avons plus revu. Le lendemain de la prise du château, nous avons retrouvé sa capote, sa veste et sa belle casquette galonnée, mais l'oiseau, déplumé, a dû s'enfuir. Je vais au jardin pour faire la provision de légumes : l'accès du potager devient difficile à cause des arbres rompus tombés en travers du chemin. Pour aller au clapier, cela devient un exercice acrobatique car les bosquets sont un fouillis de branches et de troncs brisés qu'il faut enjamber. Le ciel est pur ; une merveilleuse journée d'été se prépare. Quel dommage de ne pouvoir en jouir et d'être obligé de se terrer dans l'obscurité d'une cave !

Les combattants se sont-ils laissés prendre au charme de cette radieuse matinée ? Le calme se prolonge.

Vers neuf heures, un sous officier, celui qui commandait hier les terrassiers requis, vient demander poliment un broc de cidre pour ses hommes ; il charge Raymond d'aller le leur porter dans l'abri qu'il a aidé à creuser la veille. Il demande aussi une lampe car -notre abri est triste- dit-il. Je lui réponds que nous n'avons ni pétrole ni bougies et que nous mêmes sommes obligés de rester dans l'obscurité. Pour le convaincre, je lui montre le cagibi où les jeunes sont occupés à jouer aux mots.

Vingt minutes après, Raymond revient en vitesse. Il est temps de rentrer ; ça commence à siffler.

En effet, une violente salve d'artillerie ébranle la maison, une autre ; puis c'est un feu roulant incessant, terrible, et qui dure. Tantôt les coups sont sourds et relativement éloignés, tantôt, ils pleuvent sur la maison qui frémit jusque dans ses fondations. Les portes bondissent dans leur encadrement, des pierres s'écroulent dans un nuage de poussières blanchâtre. Il n'y a aucun répit. Nous sommes serrés, les

uns dans l'abri, les autres dans le vestibule de la cave ; personne ne bouge. Après la prière, pour chasser la peur des jeunes, j'organise un jeu de charades, puis d'autres jeux de mots.

Les pauvres chiens, apeurés, sont venus se réfugier près de nous ; ils tremblent et halètent. A un moment, la chèvre des Ghesquières dégringole l'escalier et bondit dans la cuisine en bêlant ; la malheureuse bête, affolée, cherche refuge près de nous.

« Et bien, elle restera avec nous » et je défends qu'on la chasse. Elle passa deux jours en liberté dans le vestibule, douce et familière comme un chien. Ensuite on l'enfermera dans la cave aux lapins, d'où, oubliée lors de l'évacuation, elle réussit à s'échapper. On la retrouvera un mois plus tard à plusieurs kilomètres de Boislonges.

Les Allemands amènent des blessés. D'abord un, qu'ils couchent dans le lit de Monsieur Ghesquières et qui est pansé par un infirmier. Puis un autre qu'ils mettent sur le matelas où la vieille mère Carville se repose. La pauvre femme se pousse le long du mur et se fait toute petite tandis que le Boche se tords et râle à côté d'elle. Il est blessé à la tête et à la jambe et saigne abondamment. Le haut du matelas se couvre d'une grande tâche rouge et gluante qui atteint le visage de l'aïeule.

Deux autres blessés sont encore amenés. Les soldats les placent ainsi que l'autre en travers du matelas. La mère Carville a ainsi trois Boches sur son lit, qui se tordent et geignent, mais gardent sur leur visage une expression méchante de bête sauvage blessée.

Les heures passent, le bombardement est toujours aussi intense. Vers deux heures de l'après-midi il cesse brusquement, et fait place à un violent combat à la mitrailleuse. Les coups secs claquent tout près, accompagnés de coups de fusil. On entend des bruits de moteur.

Et voici qu'un des hommes du vestibule s'écrie :

- « Voilà un Anglais ! »

Par l'ouverture d'un mur éboulé il voit un soldat kaki passer en courant, puis s'abattre à l'entrée de l'escalier : le premier soldat Anglais qu'on ait vu était mort.

Dans notre abri, nous n'avons pas eu vent de cet incident mais presque au même instant nous entendons, au dessus de nous, le

bruit d'une troupe d'hommes qui court dans le vestibule, des coups de fusils dans les appartements, des voix. Au son des pas nous avons tressailli : non, ce ne sont pas des Boches qui marchent comme cela, nous connaissons trop bien le bruit lourd de leurs bottes pour le confondre avec ce claquement vif et sec des semelles Anglaises ; nous n'avons pas le temps d'échanger ses réflexions qu'une grenade, lancée par un soupirail, éclate tout après de nous, dans la laverie, une autre dans l'entrée de la cuisine. Les deux Parisiens ont bondi : Ils se précipitent dans l'escalier.

- Ne tirez pas ! Civils, civils ici !

Les Britanniques sont surpris, méfiants. Les deux Parigots appellent Georges :

- Patron, les Anglais sont là, venez vite leur parler.

Il sort et trouve une quinzaine de soldats kaki, le visage barbouillé de noir fondant dans la sueur, le casque camouflé de feuillage, qui, les baïonnettes en avant, écoutent son explication :

- Nous sommes ici trente et un civils, hommes femmes et enfants, plus sept Boches dont cinq sont blessés.

- Faites sortir les enfants d'abord.

Georges passe la tête par la porte de la cuisine et crie :

- Tout le monde dehors, en vitesse ; les enfants pour commencer !

Chacun se dresse, saisit en hâte un manteau et ou se précipite vers la sortie. Le petit Claude Benoist qui se faufile toujours au premier rang est déjà arrivé. Mon mari le prend dans ses bras et le passe aux Anglais.

- En voilà un.

Les soldats, sans lâcher leur fusil, l'attrapent et le porte en haut de l'escalier, avec des rires et des caresses. L'un deux lui donne une pièce d'argent qu'il gardera en souvenir. Mes filles, les Ghesquières, tout le monde, en troupeau, sort et gravit les quinze degrés qui conduisent. Toutes les deux marches il y a un soldat Anglais, baïonnette au canon. Ils nous accueillent avec joie, et nous, nous sommes si heureux de les voir, d'être enfin délivrés du cauchemar qui dure depuis quatre ans ! Simone Ghesquières monte devant moi, les mains sur les oreilles, sa pauvre figure toute pâle d'effroi et sillonnée de larmes. Un soldat, apitoyé, l'embrasse : le noir

de son visage fait de grandes traînées de charbon sur la joue blanche de la fillette. Reine Carville, malade et couchée depuis deux jours, se soutient à peine. Le père Ghesquières sur ses béquilles, le vieux Carville avec sa canne ferment la marche avec Georges.

- Faites sortir aussi les Allemands, disent les soldats.

Mon mari retourne à la cuisine.

- Allons, raoust ! Raoust !

Les Boches hésitent, mais il n'y a rien à faire : il le pousse devant lui et ils montent, lentement, tremblants, terrifiés, les mains hautes. Comme pour nous faire jouir de leur honte, les Anglais les laissent là, un moment devant nous, qui sommes groupés au bord de la pelouse, éblouisse grand soleil, étourdis encore de l'aventure que nous venons de vivre. Maintenant c'est nous qui sommes libres et fiers, et vous, les Boches, qui nous avez fait tant de mal, vous avez pliés sous tant d'humiliations, vous êtes vaincus, prisonniers à votre tour : nous sommes vengés !

Le tout petit soldat britannique chargé des Allemands a l'air si furieux que nous croyons un instant qu'il va fusiller ses prisonniers sur place. Le bruit ne court-il pas, parmi les ennemis que les anglais ne font pas de prisonniers et exécutent tous ceux qui tombent entre leurs mains ? Mais non ; il les emmène et disparaît avec eux par derrière la basse-cour.

Pendant ce temps, les autres soldats s'avisent que nous sommes en danger, sous le bombardement recommencé depuis peu. Ils nous font nous abriter près du mulon de bourrées, puis sous la remise appelée la voûte !

Là, ils commencent à distribuer bonbons, chocolat, et cigarettes. Ces friandises sont une surprise pour ces Français qui en sont privés depuis quatre ans, et comme nous n'avons rien mangé depuis ce matin, mais par contre avalé pas mal de fumée et de poussière, sans parler des émotions qui creusent l'estomac, tout le monde est content.

Nous sommes sauvés, délivrés des Boches, il nous semble que nous sommes hors de danger. Le plus dur n'est il pas passé ? Dans notre joie, ne nous montrons pas ingrats et récitons tous ensemble un chapelet d'actions de grâces. La prière reconnaissante s'élève, accompagnée du bruit de la mitrailleuse, et nous répétons notre vœu

d'aller à pied, à la Délivrande, sitôt que les circonstances le permettront.

On cherche à causer avec les deux militaires demeurés avec nous, pendant que les autres évacuent les blessés, visitent la maison et examinent les armes et les papiers laissés par l'ennemi. Ils portent, brodé sur l'épaule, un ours blanc et l'inscription « Duke of Wellington ». L'ours nous a fait croire tout d'abord, qu'ils sont Canadiens. Mais non, ce sont de vrais Anglais d'Angleterre. Celui ci est de Sheffield, l'autre de Manchester.

- Quel âge avez vous ?

-Vingt cinq.

Il répond cela avec un tel accent de patois normand que tout.....

Mais la canonnade s'intensifie, ils nous font pousser tout au fond de la voûte et s'y réfugient eux mêmes, expliquant que si le château vient d'être pris, l'artillerie n'est pas encore prévenue et continue de taper. Nous voudrions bien retourner dans la maison où nous nous sentons plus en sécurité, et puis nous sommes las de rester debout et nous avons faim.

- Pas encore, tout à l'heure, répondent nos gardiens. On comprend que pour perquisitionner dans le château, ils ne veulent pas être encombrés de civils. A la fin, nous nous glissons à douze dans la petite cave de l'écurie, où on est plus à l'abri et où on peut s'asseoir.

Enfin, vers sept heures -solaire-, nous avons la permission de rentrer chez nous. Nous trouvons la grande table couverte de casques, revolvers, équipements abandonnés par les Boches et visités par les vainqueurs. Sur la permission de ceux-ci, nous portons le tout dans la vieille cuisine, et on va dresser le couvert.

- Mais qu'est ce que l'on va manger ? soupire Angèle qui a du pour la première fois de sa vie abandonner les fourneaux depuis ce matin.

- Moi savoir. Moi vu poules cuites ; réplique Anna, qui, dans les cas graves, oublie son Français mais ne perd jamais le nord. Elle se sauve dans la vieille cuisine et revient, tenant dans ses doigts par les pattes, cinq poulets rôtis. En hâte, car la nuit va bientôt tomber, je les découpe et distribue les morceaux à tout le monde. Ceux qui n'ont pas

de place à table mangeront debout ou assis dans un coin. Tous sont affamés et joyeux.

- Ces salops là ! Ils ont volé mes poules, ils les ont fait rôtir, mais ils ne les mangeront pas !

Le patron va chercher sa dernière bouteille, sauvée par le plus grand des hasards de la rapine germanique, et nous trinquons tous à la libération et à la Victoire.

Dimanche 18 Juin

On aurait tort de s'imaginer que le fait d'être libéré délivre des bombardements. La nuit que nous venons de passer en est une preuve. Mais à l'aube, à l'heure ordinaire du calme, nous sommes tous dehors, légers, joyeux, avec une indéfinissable sensation de délivrance, pour voir ce qui se passe.

La maison a reçu de nombreux coups, les murs sont criblés de petits trous et d'écorchures qui sont dues aux balles et aux éclats d'obus, mais à part l'effondrement du nord, à la place de ma chambre et du grand salon qui ne forment plus qu'une ouverture béante derrière un amoncellement de pierres, il n'y a encore rien de bien grave et la bâtisse peut encore résister. Le parc, par contre est très endommagé. Tous les arbres tricentenaires qui faisaient l'orgueil de Boislonges sont déchiquetés et ne forment plus qu'un chaos de troncs et de branchages. Au loin, notre petite église dresse encore la moitié de son clocher vers un ciel idéalement pur, annonciateur d'une splendide journée. Dans les débris des gros tilleuls, à l'est pend comme un drapeau en berne, un parachute déchiré, et, sous le grand hêtre à cent pas de là, on voit le corps du parachutiste étendu sur le dos les bras en croix, la tête traversée d'une balle. Nous nous rappelons avoir entendu des coups de fusilla nuit passée. Sur les pelouses, là où il y a quelques jours s'étaient cachés les tanks allemands, de nombreux chars anglais sont au repos : chenillettes, tanks, autos. Ils sont au moins une vingtaine, et il y en a peut-être d'autres que nous ne voyons pas.

Justement les soldats s'éveillent. Ils sortent, qui de leur véhicule, qui des bosquets et se mettent à faire leur toilette et à bouillir le thé sur de minuscules réchauds à alcool solidifié, dont nous admirons la simplicité enfantine. La conversation s'engage. Ils sont tous gai, rieurs, s'amusent de notre étonnement à la vue de leur merveilleux matériel, et maudissent Hitler au récit des misères que nous ont fait subir les Boches. Ils offrent des cigarettes aux hommes, des bonbons aux enfants...

Qui est-ce qui vient par la grande allée, ployé sous un gros sac ? C'est le père Leprieur ? Qu'est-ce que cela veut dire ? On va au devant de lui. Il a les traits tirés, l'expression angoissée. Après le terrible bombardement d'hier et de cette nuit, lui et plusieurs autres habitants du Bas de Fontenay qui n'avaient encore jamais voulu leurs maisons ou leurs abris particuliers ont résolu de se rendre aux fours à chaux. Ceux ci étant au complet, le maire les a envoyés à Boislondes. Les voici qui arrivent, tous, chargés de paquets, traînant des enfants apeurés, la mère Leprieur avec ses trois nourrissons, le couple..... Marie portant chacun un bébé dans les bras. Les Lepley avec leurs six enfants, les Delaunay qui en traînent huit dont l'aînée a douze ans. Le grand Rouquin est là, sa petite à son cou, et les Vergneux, et Adèle David, les Guérin, Emilienne Guilbert qui traîne dans une remorque de bicyclette, son malheureux mari estropié tandis que ses gamines poussent de toutes leurs forces. Nos voisins Deslandes, la jeune femme relevant de maladie est encore chancelante arrivent avec la veuve Ruelle qui était restée jusqu'à ce jour seule, avec son petit garçon, dans sa maison aux trois-quarts écroulée. Puis le vieux Leplet, doyen de Fontenay et d'autres encore : en tout soixante et une personnes qui s'engouffrent dans la maison avec leurs provisions et leur petit ballot de hardes.

Il faut établir l'ordre. Georges assigne à chaque famille un appartement d'où ils ne devront pas sortir. Il en loge dans la vieille cuisine hier encore habitée par les Boches, sous l'escalier, dans la laiterie, dans le corridor. On est tassés, (car avec les trente et une que nous étions déjà cela fait quatre vingt douze) mais chacun y met de la bonne volonté. Je fais bouillir du lait pour les biberons des tout petits et le déjeuner des autres enfants. On cherche à ce que chacun soit le moins mal possible. Tout en les servant j'apprends quelques nouvelles. D'abord la surprise de tous ces gens en trouvant les Anglais : ils ne se croyaient pas si près de leur salut. Puis on s'informe des Fontenatiens. Avant-hier, Vendredi une bombe est tombée sur..... de Fontenay), où se trouvaient six personnes. Lui Joseph, a été tué ainsi que sa sœur, Marie Lefèvre, la dévouée disainière de la ligue, Louise Martin et Suzanne Lequesne, tandis que Madame Lefèvre et la vieille mère Martin ont été tirées indemnes des

décombres. La vieille Madame Vélo est morte subitement, on dit que c'est de peur. Tous ces gens ont été enterrés en hâte, sous les obus.

Il est neuf heures passé quand, tout le monde casé et restauré, je trouve un peu de calme.

- Maintenant, allons faire la prière.

Comme chaque jour, tout le monde quitte son occupation et on se réunit dans le cagibi qui devient un moment oratoire. Pendant que nous prions, la canonnade éclate. Soudain un cri d'enfant, terrible, retentit dehors. Je bondis : il y a quelqu'un de blessé. Chargeant Yette d'achever la prière je cours à la porte où, déjà, est arrivée une femme portant dans ses bras un enfant de cinq ans, pâle et muet. La femme, qui est la mère, crie, hurle, folle de douleur : ils ont tué mon petit, il est mort, c'est de la faute au maire qui nous a envoyés ici.

- Allons, Madame Le Vergneux, taisez-vous, et laissez-moi soigner votre enfant.

On dépose la petite victime sur un matelas posé sur la table, mais la mère le couvre de son corps et crie plus que jamais : il va mourir ! Mon petit Kiki va mourir.

- Taisez-vous, on ne dit pas ces choses là à un enfant qui comprend ce que vous dites. D'abord vous n'en savez rien. Laissez-nous le panser.

Il faut arracher de force la mère affolée de sur son enfant pour pouvoir le soigner. Le malheureux a reçu un éclat qui a fait une grande plaie et sectionné l'artère, juste à l'aine. Impossible de faire un garrot pour arrêter l'hémorragie. On essaie, sans grand espoir, de placer un pansement compressif. Le petit est très doux, il nous regarde tristement, sans se plaindre, de temps en temps il demande à boire et, entendant les lamentations de sa mère il questionne :

- C'est-il vrai que je vais mourir ?

On est obligé de renvoyer la femme Levergneux près de son mari blessé légèrement, qu'on panse dans une autre pièce.

Malgré la défense de sortir qui avait été faite, cet homme avait voulu se promener avec son petit garçon. Ils avaient été surpris par le bombardement et en subissaient les terribles conséquences.

Laissant le petit Wilfrid au Parisien qui le soigne avec dévouement, je vais voir le père Levergneux sa blessure, au dessous du genou, est légère, elle serait insignifiante si on pouvait extraire

l'éclat qui est resté enfoncé dans la chair, presque à fleur de peau. C'est Lepley qui fait le pansement. Pendant que nous sommes occupés auprès de lui un obus éclate au ras de la maison, emplissant la cave de fumée et faisant un bruit si violent que j'en ressens dans l'oreille une douleur si étrange que je crois avoir le tympan crevé. Tout le monde s'est sauvé, me laissant seule avec le blessé. Je termine néanmoins ma tâche et reconduit Lervergneux dans la pièce où sa famille et tous les autres se sont réfugiés. Je regarde le cagibi et commence le chapelet la tête bourdonnante. A la quatrième dizaine, je suis obligée de lâcher. Ce fut ma seule défaillance pendant toute la durée des événements. Elle ne fut pas longue. Une demie heure après je répondais aux soldats Anglais venus pour demander si nous pouvions recevoir un blessé.

Les Anglais n'agissent pas comme les Boches qui couchent leurs blessés dans votre lit sans prévenir, et s'installent en maîtres chez vous, ils demandent si on peut prendre leurs malades, et se font le moins gênants possible dans la maison où ils sont recueillis.

Ils amenèrent donc ce malheureux soldat sur une civière improvisée et le mirent dans le lit de Monsieur Ghesquières. Un infirmier lui fit les pansements provisoires, car il portait cinq blessures, et lui laissa un compagnon pour le garder, assurant que l'ambulance viendrait le chercher ce soir. Consulté pour le petit Wilfrid il ne put rien faire de plus que nous et nous promit que l'ambulance prendrait l'enfant avec le soldat. Mais le pauvre petit n'attendit pas au soir, sa vie s'en allait lentement avec le sang qui coulait sans arrêt de sa blessure. Malgré les cris de sa mère, les pleurs silencieux de sa grande sœur et les soins attentifs de Parisien, il s'éteignit doucement, au bout d'une heure et demie. Nous fîmes sa dernière toilette et la veillée funèbre commença, tragique, sous le bombardement. Il est possible de garder ce petit corps dans un appartement aussi surpeuplé.

A la première accalmie, vers cinq heures du soir, deux volontaires (toujours les mêmes) vont creuser une petite fosse dans le jardin. Pendant ce temps nous faisons un petit service funèbre, une simple prière pour ce petit ange, puis tous défilent, devant ce pauvre visage pâle et l'aspergent d'eau bénite. On l'enveloppe de son suaire, on le coule dans un grand sac, et les hommes le portent dans le petit

coin de terre, marqué d'une croix où ses parents pourront le retrouver plus tard.

Une dispute éclate dans la vieille cuisine. Le Rouquin et Delaunay ayant bu se prennent de querelle avec les autres réfugiés. Le Rouquin sort son couteau. Il faut la poigne énergique et la voix de tonnerre de mon mari pour rétablir l'ordre.

La journée s'achève, lourde d'angoisse, le canon tonne toujours, les tanks sont toujours à leur même place, ne donnant aucun signe de vie, semblables à d'immenses tortues rentrées sous leur carapace. Les hommes qui ont été soigner les chevaux à la ferme racontent, au retour, qu'ils ont vu quatre soldats Anglais qui, ayant perdu leur régiment, demandaient à passer la nuit à l'écurie où ils les ont laissé.

Le blessé s'impatiente sur son grabat, l'ambulance ne vient point. On distribue la soupe à tous les réfugiés qui n'ont rien mangé depuis ce matin (nous non plus) et on termine en hâte cette funèbre journée.

Lundi 19 Juin

Cette nuit, le bombardement a été terrible : un obus en entrant dans la chambre - de Thérèse - a réduit en miettes le mobilier et les boiseries, démolit le parquet et causé des ravages dans la salle au téléphone. Les nombreux réfugiés qui occupaient la vieille maison, juste au dessous, ont été pris de panique et se sont précipités dans les autres appartements en voyant les pierres dégringoler sur leur tête. A l'autre extrémité du château, une partie du plafond du grand salon s'est effondré, entraînant des meubles de ma chambre. Un pan de muraille est tombé sur les tonneaux à cidre et les gens qui logeaient dans la cave ont eu aussi une peur affreuse.

Aussi, au point du jour, presque tous les arrivants d'hier sont pressés de partir chercher refuge ailleurs. Les uns, les plus nombreux, veulent s'enfoncer dans les lignes anglaises, gagner la région côtière. Ils ont eu raison. Après quelques heures de marche, ils ont été recueillis et bien soignés, la plupart à Bayeux les autres dans les villages environnants. Deslandes, madame Ruelle et quelques autres sont partis au château de Saint-Martin. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

Je les regarde s'éloigner vers leur destinée, l'âme bien triste malgré la splendeur du matin. La femme Guilbert traîne toujours son époux dans la remorque, aidée de ses fillettes, les autres chargés de paquets et de gosses. Pauvres gens !

Je ne me doute pas que se sera bientôt mon sort.

Deux familles seulement sont demeurées avec nous, les Leprieur et les Levergneux, ces derniers à cause du père blessé.

En revenant de soigner les chevaux Aimé et Roger remmènent les quatre Anglais qu'ils avaient vus hier. Ils causent avec leur camarade blessé et son garde, et l'installent avec nous dans la cuisine. Ils ont faim :

- Nous avons des vivres, dans les tanks. Allez les chercher, ce sera pour vous, nous disent-ils.

Ils ont l'air de ne pas vouloir sortir de la maison. Ils insistent pour que nous allions quérir leurs provisions, mais nous hésitons : si nous étions vus dévalisant les voitures de l'armée nous serions punis comme pillards. Enfin on transige.

- Nous irons, mais que l'un de vous nous accompagne.

Ils acceptent, et deux hommes, escortés d'un soldat Britannique s'en vont vers les tanks d'où ils rapportent deux grandes caisses pleines de toutes sortes de conserves, biscuits, tabac, chocolats, etc. Avant même de se servir, les Anglais ouvrent une grande boîte de salade de fruits qu'ils offrent aux enfants. Puis ils font le thé, déjeunent et nous donnent toutes les autres boîtes. Quelle abondance ! Quelle prodigalité ! C'est la justification de ce qui nous a été dit tant de fois à la T.S.F et de ce que les Boches reconnaissaient avec rage et jalousie et disant :

- Ces Anglais, ils ont tous, de tout et en masse !

La prise de Boislondes n'a été connue que ce matin aux fours à chaux. Aussitôt, Monsieur le curé a demandé un volontaire, parlant Anglais si possible, pour.....four à chaux et leur demander de leur épargner les bombardements, si possible. Burattu, frère du débitant de tabac, qui parle couramment quatre ou cinq langues s'est offert. Il arrive à la maison, mais ne trouve que les cinq soldats tenant compagnie au blessé. Il leur explique sa mission. Mais que peuvent des soldats perdus, séparés de leur régiment ?

La matinée est assez calme ainsi que le début de l'après-midi. La jeunesse s'intéresse aux militaires qui répondent gaiement à toutes les questions. Je profite de la tranquillité relative pour demander aux hommes de démonter et descendre à la cave la belle armoire normande de ma chambre qui risque d'être entraînée par l'effondrement du parquet. Déjà, sa voisine l'armoire à glace, a fait une chute mortelle sur le gravier du chemin. Angèle réclame pour qu'on sauve aussi la machine à coudre. Un homme va la chercher, au risque de choir avec un pan de parquet qui est coupé juste au ras de la mécanique.

Vers trois heures de l'après-midi, nouvelle visite de Buratti, cette fois, il a l'air très ému : les Allemands font évacuer les fours à chaux.

- Toute la population s'en va vers le sud : Vendes, Evrecy, Villiers, Thury-Harcourt etc...

- Vous ne pouvez rester ici, voulez vous les suivre ? Il n'y a de troupes nulle part sur le chemin d'ici Fontenay, ajoute t'il.

- Je n'ai rencontré qu'une sentinelle allemande au calvaire, et on ne voit pas un Anglais autour de leurs tanks.

Hélas ! Nous savons bien que tous les chars anglais sont abandonnés depuis hier et que, tels le fer entre le marteau et l'enclume, nous sommes entre les deux adversaires, dans le -no man's land - qui reçoit les coups des deux côtés à la fois. Mais nous sommes résolus à mourir plutôt que d'aller vers les Boches. Si nous partons, nous irons avec les Anglais. Buratti nous exhorte à fuir. Il obtient gain de cause et se propose de se joindre à nous, avec sa mère et sa belle-sœur.

- Et bien, allez vite les chercher. On attelle un cheval, et on vous attend...

Il faut tout abandonner ! Quel déchirement. Mais on n'a pas le temps de s'apitoyer. Fébrilement, j'habille les petites : deux robes, trois tabliers endossés l'un par dessus l'autre : c'est cela de sauvé sans qu'on ait besoin de porter de bagage. Je fais pour chacune un léger colis qu'elles pourront porter sans fatigue car la voiture est réservée aux infirmes et il faudra aller à pied. Chacun hâte ses préparatifs. Mais voici qu'un bombardement terrible s'abat sur nous : on ne peut pas sortir là dessous. Et le départ est encore remis.

Cependant, nous craignons le retour des Boches. S'ils nous trouvaient, accueillant nos ennemis, ils nous fusilleraient tous. Nous faisons comprendre aux soldats qu'il est dangereux pour eux comme pour nous de rester ici. Nous garderons seulement le blessé. Les autres iront se cacher à la ferme où nous leur porterons leur nourriture. Ils disent adieu à leur camarade et s'en vont. Alors, se trouvant seul, abandonné au milieu d'étrangers, le pauvre blessé est pris de désespoir. Il se voit pris par les Boches, incapable d'un mouvement, fait prisonnier ou massacré. La fièvre monte. Il râle. Il fait pitié. Malgré nos soins, nous croyons qu'il va mourir. Marcel et moi, nous nous promettons de le veiller cette nuit. Enfin, il s'apaise, et demain matin il sera beaucoup mieux.

Comme nous manquons de pain, Angèle.....
Mais à peine a-t-elle mis la première louche de détrempe sur la tuile qu'une violente détonation la fait fuir. Encore une fois, tous se réfugient dans les abris. Le bombardement se prolonge. Raymond se dévoue pour faire la galette. Je les porte à mesure de leur confection dans les refuges d'où les convives n'osent plus sortir.

A cette terrible soirée succède une nuit très calme. Tout le monde dort quand, deux ou trois fois, je me lève pour voir le blessé, qui lui aussi repose paisiblement.

Mardi 20 Juin

Aujourd'hui, tout le monde s'éveille frais et dispo : on a bien dormi. Notre blessé est beaucoup mieux. Georges lui suggère d'écrire un mot que des volontaires iront porter aux troupes anglaises patrouillant sans doute dans la région de Cristot. Il écrit. Raymond, Marcel, et Roger Bellée s'offrent pour transmettre le message. Ils partent tous trois à la découverte.

Une heure après, environ, quatre soldats arrivent, en tenue de combat c'est à dire en armes, le casque couvert d'herbes et le visage barbouillé de terre ; ils causent avec animation à leur camarade et assurent qu'on viendra le chercher ce soir. Ils emmèneront aussi le blessé civil. Les soldats cachés à la ferme sont avertis et viennent se joindre aux nouveaux venus. Tous partent ensemble sauf le garde du blessé qui reprend son poste près de son ami.

Nous vivons aujourd'hui une journée de calme et d'espoir. C'est la première depuis douze jours que nous ayons passé sans aller une seule fois dans l'abri, car il n'y a pas eu une seule alerte. (Cela tient aux mouvements de troupes qui s'opèrent dans la région.) Les habitudes de la vie ordinaire et la bonne humeur générale reviennent rapidement. Les jeunes et les hommes jouent aux cartes et aux dominos. Les femmes reprennent le tricot et la couture, Angèle et Anna font la lessive. Un groupe de jeunes gens poursuit de joyeuses conversations avec les deux soldats et bientôt, ils chanteront ensemble les hymnes alliés et les chansons en vogue.

Nous pensons cependant aux trois aventureux messagers qui ne sont pas revenus. Leur est-il arrivé malheur ? Se sont-ils fait arrêter ? Les plus optimistes supposent que les Anglais les ont pris pour guides, comme Aimé Lebourgeois l'a été par les Allemands la semaine dernière.

Au soir, une autochenille vient chercher le blessé. (Ni les autos, ni les voitures ne peuvent passer sur les chemins encombrés d'arbres tombés, et creusés de trous d'obus. Seules les chenilles, qui franchissent les fossés et tous les obstacles, peuvent approcher à

travers champs.) Nous disons adieu à ce brave dont nous avons trois jours durant, admiré le courage et la patience et l'accompagnons jusqu'à la voiture restée dans la pelouse. N'ayant plus de place libre, les Anglais n'emmèneront pas Levergneux et promettent de venir le chercher demain.

La soirée se passe dans une atmosphère de confiance. Angèle fait encore des galettes que nous mangeons à table, en évoquant, comme un souvenir du passé, la douloureuse journée d'hier. Nous nous imaginons être délivrés du danger et assurés de demeurer toujours à Boislondes où nous nous réunirons tous pour fêter l'armistice, n'est-ce pas ?

Mercredi 21 Juin

Le départ

Une nuit tranquille a suivi cette paisible journée. Ce matin, quelques uns sont matinaux, mais la plupart se promettent de faire la grasse matinée ; il n'y a plus de vache à traire, à quelque chose le malheur est bon. Voici Raymond qui entre, avec ses deux compagnons.

- D'où sortez-vous ? Qu'est ce qui vous est arrivé ?

Au bruit des voix tous les paresseux se lèvent. On entoure les voyageurs, on fait un grand cercle serré autour d'eux, on les interroge. Raymond commence son récit :

Après avoir quitté Boislonde, hier matin, ils ont gagné la plaine, en montant vers Cristofet remis la lettre du blessé aux premiers Anglais qu'ils ont rencontré. Puis, curieux de voir ce qui se passait, ils ont continué vers le Nord. Bientôt ils ont été appréhendés par des soldats qui les ont conduits à leurs chefs pour être interrogés. Les renseignements qu'ils ont fourni paraissant intéressants, on les a envoyé aux officiers, qui les ont, à leur tour présentés au quartier général, à Carcagny, où ils ont parlé aux colonels et aux généraux.

Ils ont enthousiasmés de leur aventure et racontent comme ils ont été bien reçus et bien nourris par nos alliés ; ils disent l'immense matériel de l'armée, son organisation impeccable, sa calme sérénité. Et là bas, avec eux, les gens sont heureux, ils travaillent dans les champs et commence à faire le foin, comme s'il n'y avait pas la guerre.

Cette révélation nous émerveille, nos pauvres gens terrés dans les caves depuis dix huit jours, malheureux paysans dont les bestiaux sont tués, les maisons pillés, les récoltes détruites. Brusquement, le récit est interrompu par l'arrivée d'un sous officier Anglais. Il salue, et commence, en mauvais français :

- Vous ici, en danger. Nous Anglais, amis, prendrons soin de vous. Nous allons faire une grande attaque aujourd'hui. Il faut vous partir, tout de suite. Nous amis, vous conduirons loin du danger.

Nous sommes atterrés. Pourtant je cherche à protester, nous avons déjà essuyé toutes les batailles, sans aucun accident.

- Non, non, ce n'est pas possible. Il faut partir, tout de suite. J'emmène avec

Il faut tout abandonner, et sauver sa peau. Ce que tous les raisonnements et les discussions n'avaient pu obtenir, la parole brève, incorrecte mais froidement énergique de cet homme le réalise en un instant. Et, puisqu'il faut partir, sauvons nous au moins avant que le canon ne recommence à tonner. En un instant tout le monde est habillé, avec son petit bagage à la main. Cinq minutes après son entrée, l'Anglais demande :

- Y en a t-il douze de prêts ?

Tous les quarante et un que nous sommes répondent :

- Nous !

A la suite, nous sortons de la maison. L'air du matin est frais, mais c'est une belle journée de Juin qui se prépare. Dehors, nous voyons les arbres brisés, les chars d'assaut abandonnés tout près du château, nous traversons la pelouse Nord où les cadavres des moutons gisent, raides et gonflés. Sous le hêtre, le corps du parachutiste est toujours là, les bras étendus, sa cervelle sortant de son crâne. Tout près, devant la place de la barrière démolie, des têtes casquées et des fusils Anglais émergent des 'Bobby-traps' fraîchement creusés.

Notre conducteur nous fait stopper et nous assois, avant de franchir la clôture : il faut attendre ceux qui doivent venir nous chercher. Quel misérable troupeau nous formons !

Mes quatre filles, encore à peine éveillées, portent leur manteau d'hiver par dessus les trois tabliers qu'elles ont enfilé pour n'avoir pas à les porter. Chacune tient un petit paquet (ces légers colis, fait en hâte avant-hier et que heureusement je n'avais pas encore défaits). Yette emporte son crucifix et son chat, un petit minet que les soldats nous ont donné hier, disant qu'ils ne pouvaient le nourrir dans les tranchées. Moi même je dois avoir l'air d'une sorcière, avec mon chapeau juché sur la tête, par dessus mon foulard. Je ne tiens qu'une toute minuscule valise car il me faudra aider des plus petits enfants,

peut-être les porter. Georges a mis dans son un sac, deux couvertures et quelques paires de souliers. Il a une figure de brigands car, pas plus que les autres hommes de Boislondes, il ne s'est rasé depuis quinze jours. Madame Ghesquières, ses enfants, Simone, Anna, Paulette portent de gros baluchons et entourent le père Abdon, appuyé sur ses béquilles. Les vieux Carville qui peuvent à peine marcher sont soulagés de leurs bagages par leur fils et leurs petites filles. Madame Benoist, après avoir voulu emporter la charge de deux mulets n'a pris qu'un petit sac, et la mère Leprieur traîne ses trois nourrissons à la poignée de son pauvre fourre-tout. Encore une fois, on se compte, oui quarante et un, nous sommes au complet. Une dame s'aperçoit qu'elle a, dans la précipitation du départ, oublié son dentier qui trempait dans un verre d'eau. Elle voudrait aller le chercher ou, au moins, qu'on laisse un jeune homme souple et rapide, aller le lui quérir, mais l'Anglais qui nous garde refuse tout retour à la maison ; toute séparation du groupe. Il faudra partir sans mâchoire !

Enfin un détachement de soldats arrive pour nous prendre, un dernier regard à la maison qui nous fut si chère ! Adieu !

Guidés par les Anglais, nous partons à travers les herbages, vers l'inconnu... La carcasse de l'Amiral, notre beau cheval, mort depuis huit jours et gonflé comme une barrique, voici, partout, des débris de tanks et de voitures, des corps de soldats Anglais, celui-ci surpris par la mort dans la position du tireur, et demeuré penché en avant, les mains crispées sur son fusil.

Tous les cinquante mètres les soldats s'arrêtent, se couchent dans l'herbe et nous font les imiter, cependant le canon ne tire pas, on n'entend que les avions. Nous passons près de l'enclos où les chevaux de la ferme ont été mis en liberté. Pierrot le dernier survivant de notre cavalerie est avec eux. Il reconnaît son maître, galope vers lui, et, arrêté par la clôture, nous suit un moment, en hennissant....Pauvre Bête ! Si nous pouvions l'emmener avec nous ! Levergneux est porté par deux soldats qui le tiennent assis sur leurs mains entrecroisées. Enfin, ils trouvent un panneau de bois dont ils font une civière pour le transporter plus commodément.

Après de longs détours à travers champs nous joignons la route de Cristot que nous devons suivre jusqu'à l'église. Partout c'est la désolation, la puanteur des bêtes crevées. Il n'y a pas une maison

d'intacte. Une des plus démolies est l'école. L'église a son joli clocher rond presque complètement détruit, les cloches sont restées suspendues, par un miracle d'équilibre. (D'ici quelques jours il n'y aura plus ni clocher ni église).

On nous fait arrêter dans le petit près contigu au cimetière. Des officiers arrivent, dont un écossais parlant couramment le Français. Ils demandent nos cartes d'identité, c'est alors seulement que je m'aperçois avoir oublié mon sac à main où se trouvaient mes papiers utiles, avec ma montre et ma bourse. Je n'ai rien à présenter, aucune pièce justificative, je n'existe plus aux yeux de la bureaucratie ! Heureusement que l'armée ne s'arrête pas à ces considérations.

Un camion vient nous prendre, il doit nous conduire au centre d'accueil de Saint-Léger d'où nous serons dirigés ailleurs. Comme il ne charge que vingt personnes, on y fait monter d'abord les enfants et leurs mères. Yette ne lâche pas son petit chat qu'elle cache dans son manteau. Quelques kilomètres dans ce camion bâché d'où on ne peut rien apercevoir, et nous débarquons dans un petit village où nous sommes tout étonné de voir des maisons claires, fleuries de rosiers, des gens qui circulent gaiement dans la rue. Ce calme, cette sérénité, cette aisance, à si peu de distance des lieux de ruines et de mort où nous venons de vivre, c'est inconcevable !

Nous entrons au centre d'accueil. Les premières personnes que j'y trouve sont le Docteur Benoît, de Tilly et sa femme. Le Docteur, malade, impotent, est couché sur un matelas posé à terre. Sa belle figure de grand seigneur Henri IV est pâle comme une cire, calme et résignée. Madame Benoit se lève et m'embrasse. Elle me raconte, en quelques mots, comment, malgré leurs désirs de rester, ils ont été évacués cette nuit, et amenés ici, avec plusieurs habitants de leur quartier. Je vois aussi Madame Tixier, qui dit son chapelet, recroquevillée sur sa paille ; l'énorme femme Lubin, en tablier de cuisinière me fait le récit du sauvetage de sa fillette, prise sous les décombres de leur maison éboulée ; on s'informe des uns des autres...

.....amis,
rassemble en hâte les enfants ; où allons nous ?

Le second camion de réfugiés vient d'arriver, avec Georges, les Ghesquière, et leurs serviteurs. En cours de route, ils ont décidé,

qu'au lieu de se laisser conduire au centre de Saint-Gabriel qui doit nous recueillir, ils demanderont à s'arrêter à Rucqueville où demeure Bailleuil, l'ami belge des Ghesquières qui certainement nous recevra. Rucqueville se trouve à mi-chemin entre Saint-Lèger et Saint-Gabriel.

Nous remontons donc en camion, avec le brave Pistache, notre chien fidèle qui nous a suivis et quelques minutes après, nous atterrissons dans la minuscule bourgade dont Monsieur Bailleul est maire.

Une cinquantaine de mètres nous sépare de la ferme et de cet important personnage. Le temps de les parcourir est plus que suffisant pour réaliser le changement de ma situation ; ce matin encore j'étais « la dame de Boislondes » dirigeant une importante maison, y accueillant les pauvres réfugiés, et maintenant je ne suis plus qu'une malheureuse sans logis, mendiant un repas et un gîte.

Madame Bailleul, une énorme Flamande aussi placide que massive, nous reçoit avec l'empressement que lui permettent ses intérêts lésés. Je ne puis m'empêcher de songer que, moi aussi, il y a quatre ans, et ces jours derniers encore, j'ai reçu de nombreux réfugiés, amis et inconnus, mais il me semble que mon accueil était tout différent. Nous mangeons néanmoins avec appétit le lapin et les frites, car nous n'avions rien pris depuis hier soir, et après le repas nous allons voir la maison que le maire a désignée comme logement.

C'est au dessus d'un cellier, une grande pièce blanchie à la chaux, avec une cheminée, une petite fenêtre, et donnant sur un cagibi qui peut servir de débarras. Pour tout mobilier une armoire de bois blanc abandonnée par les Boches et quelques blocs de ciment aggloméré. C'est cela qui doit remplacer le château de Boislondes.

Angèle s'est laissée tomber sur un des aglos, découragée. Mais non, il faut lutter encore. Je songe à Sainte Julie Postel qui se réjouissait, en entrant dans l'étable d'Octeville parce qu'elle aurait le même logement que son sauveur ; serais je moins chrétienne, moins courageuse ? Allons chercher un balai bien vite, que je commence à nettoyer le pavé, il sera propre quand on y étendra la paille qui nous servira de lit. On apporte les bottes de paille, on trouve une vieille planche qui, placée sur deux aglos servira à la fois de banc et de table. Je place nos sacs et nos vêtements dans l'armoire Boche, voilà la maison aménagée !

Il faut encore emprunter un broc et une cuvette, un trépied, une marmite et quelques ustensiles de cuisine, car si Madame Bailleul nous reçoit avec les Ghesquières, les Carville et les deux Parisiens doivent subsister par leurs propres moyens.

Cette quête, chez plusieurs habitants, d'objet indispensables au ménage et des premières vivres m'amène à constater une fois de plus comme le cœur des riches racorni par l'avarice et l'égoïsme est étroit, et combien au contraire celui des pauvres est grand. Cette simple visite m'a fait distinguer les belles de cœur qui laissent froidement leur prochain dans le plus complet dénuement plutôt que de se dépouiller du moindre superflu.

Georges est allé voir un sien cousin, à Esquay, à trois kilomètres de là et est revenu chargé de provisions.

Notre "propriétaire" nous prête deux lits de plumes et trois vieilles couvertures constellées de trous. Elle ajoute deux bols et deux assiettes de fer émaillé (pour quatorze personnes ce n'est pas une prodigalité de vaisselle). Nous prenons le parti de rire de la pingrerie de cette dame, riche et possédant une superbe demeure et je m'adresse à une modeste fermière qui me donne aimablement toutes les assiettes dont nous avons besoin.

Ce soir, nous nous endormons tranquillement, délivrés de la crainte des bombardements.

Jeudi 22 Juin Vendredi 23 Juin

Voici le troisième jour que nous sommes à Rucqueville. Combien de temps encore y resterons nous ? Quelques-uns espèrent pouvoir rentrer à Fontenay bientôt, peut-être le semaine prochaine, pour moi j'ai l'idée que nous devons demeurer encore longtemps loin de nos foyers. Les communiqués officiels parlent du « secteur de Tilly » avec circonspection. Nous ne savons rien de ce qui se passe « chez nous ».

Il faut stabiliser notre situation toute provisoire. Georges et Monsieur Ghesquières tiennent conseil avec Bailleul. Et voici qu'il se décide :

- La famille Ghesquières, y compris Simone, restera chez Bailleul, avec leurs deux servantes et deux domestiques, jusqu'à ce qu'ils puissent retourner habiter à Fontenay. Tous les autres, sauf nous, iront au centre d'accueil de Saint Gabriel, où ils seront logés et nourris en attendant de trouver un emploi (emploi des gens valides, bien entendu, les enfants et les vieillards sont hébergés sans qu'on leur demande de travail).

Pour nous, nous resterons à Rucqueville, dans la maison où nous sommes, et nous nous chargerons nous même de notre ravitaillement. Les Carville et le deux Parigots nous disent au revoir : nous ne serons séparés que par trois kilomètres, nous nous reverrons souvent.

Je reste seule avec Georges et les enfants, il va falloir tâcher d'aménager un peu mieux le logis. J'enlève la paille où les autres couchaient puis vais trouver ma propriétaire qui fait le gros effort de me prêter, avec bien des recommandations, un fauteuil de jardin, cinq chaises plus ou moins défoncées et une table boiteuse. En mettant des sacs pliés sur les chaises tout le monde pourra d'asseoir sans risquer de passer au travers des sièges. Trois fleurs des champs dans une boîte à conserves, et voilà une luxueuse installation.

..... un vaste camp militaire.
Les herbages sont occupés par des troupes qui dressent leurs tentes et

garent leurs véhicules uniquement sur le pourtour des pièces, à l'abri des haies. Les routes sont sans cesse sillonnées de convois automobiles, les uns débarquant d'Angleterre, les autres montant au front ou en revenant pour prendre quelques jours de repos. Il n'est pas possible de dépeindre la puissance et l'organisation merveilleuse de cette formidable armée. Nous nous promenons, curieux et étonnés, dans les camps où tout un monde en uniforme kaki travaille ou se prépare à monter au combat. Les soldats sont gais et aimables, ils comblent les enfants de bonbons et de chocolat, aussi mes filles sont-elles toujours disposées à aller faire un tour dans les champs ou simplement à rester, au bord de la route, pour saluer au passage les convois qui arrivent. La police des routes est si bien organisée qu'on peut laisser les enfants circuler seuls, sans danger.

Les naturels du village s'enrichissant en faisant d'avantageux échanges avec les soldats. Vis-à-vis des réfugiés, les uns les reçoivent avec sympathie et s'efforcent de leur venir en aide, les autres feignent de les ignorer, les considérant comme indésirables.

Nous nous sentons en exil, nous avons l'impression d'être très loin de notre petite patrie que nous savons, au moment même, martelée par les obus. Sans cesse notre pensée va vers nos amis partis de l'autre côté de la ligne de combat, qui vont peut-être souffrir de la faim, subir encore d'autres bombardements, et qui, surtout demeure sous la puissance de l'ennemi.

Juillet 1944

Des jours, des semaines ont passé, nous sommes encore à Rucqueville, mais notre cœur est resté au pauvre village abandonné.

Le communiqué officiel Britannique du 24 Juin a annoncé la prise de Fontenay. Quelques jours après, nous apprenions officiellement que les Allemands avaient contre attaqué et s'étaient avancés jusqu'aux abords de Cristot. Puis les Anglais ripostèrent, reprirent le terrain perdu ; mais ils leur a fallu presque quinze jours pour arriver à Tessel. Des semaines se sont écoulées avant que les Boches ne soient délogés de Juvigny. Et, durant tous ces combats, notre pauvre paroisse était sous les obus.

Le Dimanche 25 Juin, mon mari et deux serviteurs des Belges tentèrent de retourner à Boislonges pour y chercher quelques vêtements. A Ducy, ils durent faire demi-tour ; la bataille faisait rage sur Fontenay ; il était impossible d'approcher. On sut plus tard que Fontenay fut pris ce jour, 25 Juin, au prix de lourdes pertes.

Le Jeudi 29 Juin, ils renouvelèrent leur tentative : cette fois ils purent arriver au but. La maison était à peu près dans le même état, sauf que la muraille du côté Est, était en partie effondrée, bouchant l'escalier de la cuisine. A l'intérieur aucune nouvelle trace de pillage. Les visiteurs soignèrent les animaux, demeurés dans la cave, sauf la chèvre qui s'était échappée, et emportèrent un peu de linge, des chaussures et quelques provisions. Dans le parc, le corps du parachutiste demeuré encore. Détail affreux : Anna ayant mis en liberté un gros cochon oublié à la ferme, la bête, affamée se jeta sur le cadavre et commença à le dévorer.

Le Lundi 3 Juillet, Georges et Anna retournèrent au château : cette fois ils ne trouvèrent plus que des ruines. La façade Sud était encore debout, relativement peu endommagée, (les géraniums fleurissaient aux fenêtres brisées), deux pans de murs subsistaient

encore à droite et à gauche, mais tout le reste n'était qu'un énorme tas de pierres d'où s'échappait un tourbillon de fumée.

Que c'était-il passé ? Nous l'ignorons, car l'armée Britannique observe la plus grande discrétion sur les événements de Boislondes. Par des rapports recueillis de différentes sources, on peut établir que le château a été miné et a sauté dans l'après-midi du Samedi 1^{er} Juillet, mais on ne dit pas dans quelles circonstances. Nous savons que des combats terribles ont eu lieu en cet endroit qui a changé de mains plusieurs fois, mais nous ignorons lequel des deux adversaires a achevé la destruction de notre demeure. Je conserve précieusement cette parole d'un officier Français: « pour eux (les Anglais) Boislondes est un cimetière ».

Laissons dormir les morts, et n'essayons pas de connaître avant l'heure les circonstances de leur sacrifice. L'avenir révélera bien des choses qui, encore quelques temps, doivent demeurer cachées.

J'attends patiemment, dans mon misérable réduit de Rucqueville, le jour où nous pourrons retourner à Fontenay, pour y rebâtir notre nid. Sur la cheminée, j'ai placé, seul luxe de notre pauvre habitation, trois choses précieuses sauvées du désastre ; le crucifix, la légion d'honneur de l'oncle Sanson, et une carte postale du château de Boislondes ; trois emblèmes de ce qui doit dominer notre vie : la foi en Dieu, le dévouement à la patrie, l'amour de foyer.

Puissent ces trois sentiments nous soutenir et nous diriger toujours, moi-même, mes filles, qui serrés plus tard appelées à fonder des familles. Et puissiez vous, avoir le bonheur de conserver vos foyers, chrétiens et français, la paix intérieure et la paix internationale.

Terminé à Rucqueville :
le 30 Juillet 1944.